

DETECTIVE

LE PLUS GRAND
HEBDOMADAIRE
DES FAITS DIVERS

8^e Année - N° 366

1 fr. 50

Le jeudi 16 PAGES
31 Octobre 1935

DIRECTEUR :
Marius LARIQUE

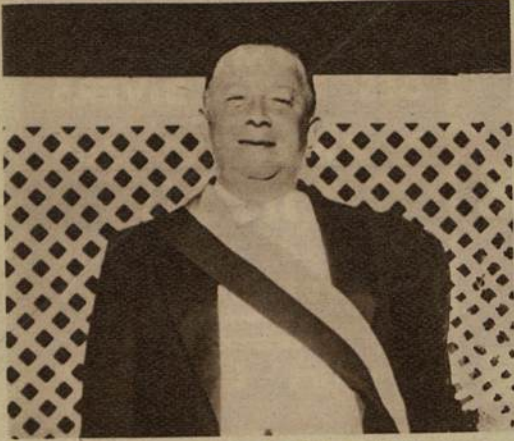
QUITTE ou DOUBLE

Après la magnifique plaidoirie de M^e Jean-Charles Legrand qui sut enlever un verdict d'acquittement, Paul Laborie, sa mère et sa sœur témoignent au grand avocat leur reconnaissance émue.

Lire, pages 2 et 3, les commentaires de Henri DANJOU sur cette retentissante affaire.



16590



Conseiller municipal, M. Oscar Dufrenne ne faisait guère honneur à son écharpe.



A la nouvelle du drame, une foule nombreuse se rassembla devant le «Palace».



Les obsèques de Dufrenne eurent lieu au milieu d'une grande affluence.



M. Bru (au milieu), juge d'instruction, crut à la culpabilité de Laborie.

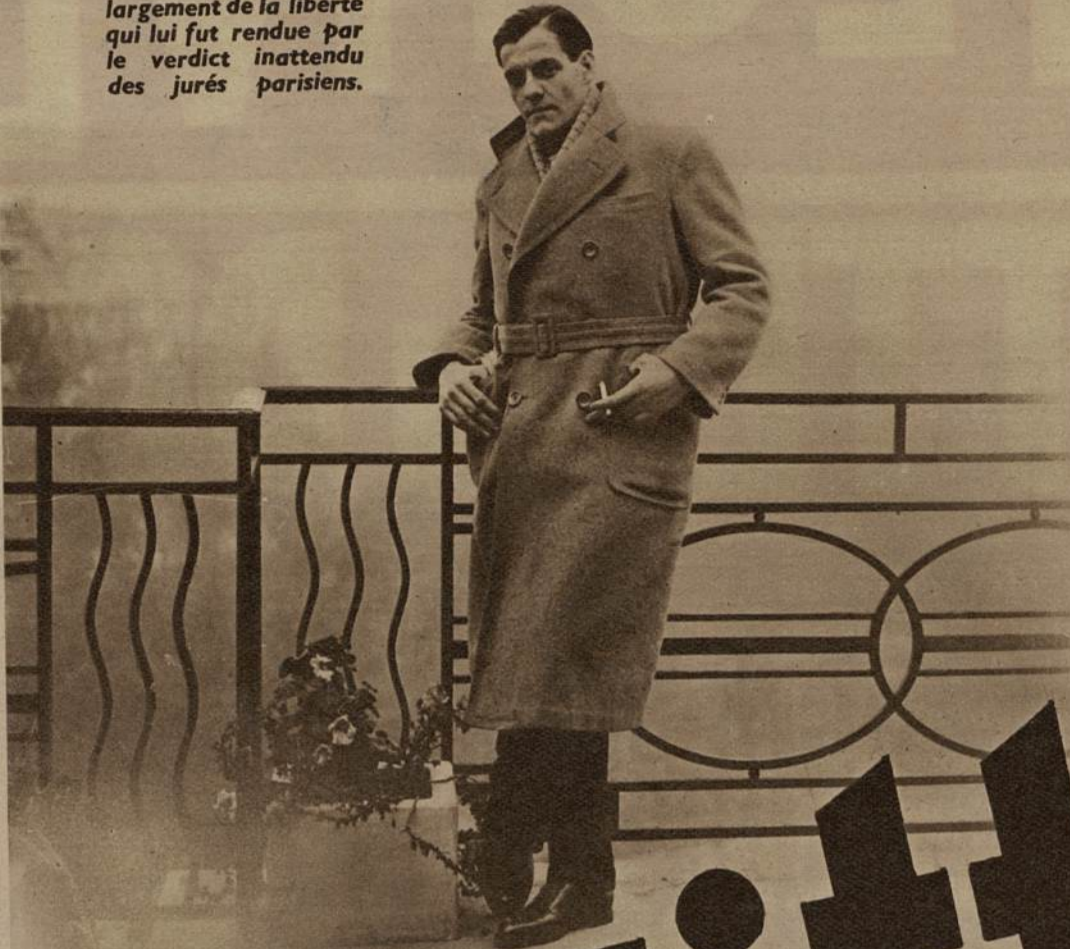


Les débats furent dirigés avec fermeté par le président Loncle de Forville (à gauche).



M^e Lévy-Oulmann joignit sa voix à celle de l'avocat général.

Après avoir connu les geôles d'Espagne (en bas, à droite) et les cellules de la Santé, Paul Laborie profite largement de la liberté qui lui fut rendue par le verdict inattendu des jurés parisiens.



QUITTE OU

Il ne me fut pas sympathique, Paul Laborie, quand il entra dans la salle des assises. J'avoue que je ne m'arrêtai pas à son apparence de coquin, au sourire ravi, comme on dit à Montmartre. Je pensais seulement que ce grand garçon de vingt-quatre ans pouvait être l'assassin d'Oscar Dufrenne, qu'il allait sans doute quitter bientôt cette salle pour être conduit dans la chambre calfatée des condamnés aux travaux forcés ou des condamnés à mort. Je n'étais nullement préparé à l'apitoiement ; ce que je savais des mœurs et des canailleries de Paul Laborie m'en eût empêché.

Je ne me disais pas non plus qu'Oscar Dufrenne allait revivre ici sous les traits d'un ignoble Oscar, racoleur de jeunes gens dans le promenoir de son *Palace*. Il me suffisait de savoir qu'un homme dans Paris avait été frappé, dépouillé, qu'on l'avait laissé agoniser sous un coussin jusqu'à ce qu'il ne criât plus et que la police, aujourd'hui, par l'intermédiaire du ministère public, le sage, le pondéré M. Gaudel, nous présentait son meurtrier.

Aussi, quand Paul Laborie entra dans son box, je cherchais sur lui, tout de suite, les stigmates de l'assassin. Ses mains carrées, son menton volontaire ne me prédisposèrent pas en sa faveur. Je ne pensai pas que ses yeux sont beaux, comme on l'a dit ; je ne trouvais aucun charme à son regard ; d'ailleurs, je n'y aurais pas été sensible. Quand, affalé sur la barre de son box (position qu'il garda pendant trois jours), il appuyait sa tête sur ses mains croisées, comme le font ses pareils au promenoir du *Palace*, il me donnait une impression hostile de sournoiserie, voire de brutalité. Il me rappelait les jeunes gens qui, à tout propos, dans les bars, échangent de basses injures et des coups.

« Laborie, homme de rixes, caractère violent, notai-je ; avec de pareilles natures, tout est possible ». Notez qu'il s'agit d'une impression d'assises, la seule qui compte pour le verdict.

« Que l'avocat général Gaudel n'éprouvait plus, après examen du dossier, aucune hésitation, qu'il avait acquis la certitude absolue sur la culpabilité de Paul Laborie, qu'il s'appropriait à requérir contre ce dévoyé un châtiement capital ». J'en arrivais à plaindre Jean-Charles Legrand, que j'estime, d'avoir à mener une lutte difficile, d'être obligé de tenter d'obtenir un acquittement impossible. Sans doute, son immense talent allait-il lui permettre, quel que fût le résultat, de sortir triomphant des assises. Mais après quels coups, quelles humiliations, quelles défaites pour la thèse audacieuse qu'il s'appropriait à soutenir !

N'avait-on pas reconnu Paul Laborie dans le marin aperçu au *Palace* ? Paul Laborie n'avait-il pas pris la fuite ? Ne s'était-il pas fait fabriquer d'insoutenables alibis ? N'avait-il pas fait des confidences redoutables ? Son père, son frère, avaient douté de lui, l'avaient dit. On savait qui avait fourni à Laborie un costume de marin. On connaissait l'arme du crime... Par ailleurs, à quelle indulgence pouvait prétendre un dévoyé accoutumé à vivre dans un milieu de filles et de souteneurs, taré lui-même et qui, pour se procurer de l'argent, eût probablement tout risqué ? Voilà l'impression que je retins d'un acte d'accusation établi sur les données d'une enquête de treize mois : elle était terrible pour Paul Laborie.

Ce qui était également terrible pour Paul Laborie, c'était son attitude pendant cette lecture. Il demeurait absent, impassible. A la réflexion, cette attitude peut être celle d'un innocent qui méprise ce dont on l'accuse, parce que, n'étant pas coupable, il ne peut répondre et ne comprend rien. Mais qui pensait alors que Paul Laborie pût prétendre à paraître innocent ?

Il y avait aussi une autre raison à l'éloignement que Paul Laborie inspirait aux honnêtes gens présents aux assises : jurés, présidents de chambre, jeunes avocats ou journalistes ; il suffisait de regarder au fond de la salle les dévoyés qui avaient réussi à franchir les barrières et à pénétrer dans la salle de Harlay ; ils avaient souvent les yeux faits, les lèvres trop rouges. C'étaient là les amis de l'accusé ! On rapportait naturellement sur Paul Laborie la réprobation qu'ils inspirent. Paul Laborie ne les reniait pas. Et quand il se laissa rappeler qu'il appartenait à leur milieu, il parut éprouver une sorte d'orgueil.

L'atmosphère changea brusquement lorsqu'un grand jeune homme, au teint bistré, parut à la barre.

Jusqu'à ce qu'il se montrât, il paraissait (si inconcevable que cela fût), il paraissait, dis-je, peu important de savoir que Paul Laborie fût, avec plus ou moins de certitude, l'assassin d'Oscar Dufrenne ; il suffisait qu'il pût être, que les présomptions de culpabilité qui l'accablaient fussent simplement con-

firmées. Alors, le cas était jugé ; on faisait confiance à la police ; les dénégations du dévoyé n'intéressaient personne.

Mais toute passivité a des limites. Notre passivité creva lorsque le barman de Trouville, l'hésitant, le larmoyant M. Davidovitz, creusa, sans que nous y eussions été préparés, une brèche dans notre confiance.

Treize mois d'enquête reposaient sur le témoignage de cet homme ! Seul, entre tous les témoins, il avait reconnu Laborie ! Seul, entre tous les témoins, il pouvait décrire le dernier amant d'Oscar Dufrenne, le marin resquilleur du *Palace*, le dévoyé suspect du promenoir ! Les discussions que l'on allait engager sur la culpabilité de Laborie allaient dépendre de cette reconnaissance. On lui demanda de regarder l'inculpé, de réfléchir, de peser une déposition qui eût suffi pour entraîner une condamnation à mort. Il hésita.

— Je crois que c'est lui, dit-il. En tout cas, il lui ressemble.

Le président Loncle de Forville insista.

— Est-ce lui ? N'est-ce pas lui ?

— Je ne peux jurer que c'est lui, balança Davidovitz.

Le ton monta. Il s'agissait d'une carcasse que, déjà, guettait le bourreau.

— Pouvez-vous jurer que c'est Laborie que vous avez vu ?

— Non, je ne jure pas.

L'impression fut si soudaine, si forte qu'il nous sembla que la justice, la solennelle justice que l'on voit salle de Harlay, avec son glaive et sa balance, cachait brusquement son glaive. Davidovitz, après avoir scellé d'un serment les premières assises de l'enquête, maintenant ne jurait plus. Et non seulement il ne jurait pas, il bafouillait. Et non seulement il bafouillait, mais il avouait. Il avouait que, prévenu de l'extradition de Laborie de Barcelone, il était venu, sur un conseil, le voir à la Préfecture de Police.

Dans quelles conditions ? M. Priolet put dire ensuite, avec un grand courage de chef honnête, que l'inculpé avait été présenté normalement à Davidovitz, parmi d'autres hommes, afin qu'il ne pût être impressionné ; il put dire, ce qui doit être vrai, que cette reconnaissance a été motivée par des mobiles parfaitement honorables, rassurants pour l'inculpé. Il put crier sa loyauté.

— J'affirme que si Davidovitz n'avait pas reconnu Laborie dans nos bureaux, celui-ci eût été immédiatement libéré.

Il faut, pour bien réaliser ces différentes scènes, se reporter à une atmosphère où, à chaque moment, les passions sont à vif. L'éclaircie arrivait trop tard, bien trop tard après le tonnerre. On avait eu le temps de penser qu'un témoin à qui la police tient trop risque d'être pris pour un témoin suspect. Passe encore pour les nécessités d'une enquête de police ! On avait eu le temps de penser qu'un juge d'instruction ne remplît pas entièrement sa mission lorsqu'il ne tient pas compte d'un doute qui peut s'élever aux assises, quand il base sa conviction sur un témoignage que, d'un revers de manche, un avocat illustre peut, ainsi que lui le commande son devoir, saper à la base, rendre suspect. M^e Jean-Charles Legrand nous a donné, pendant cette audience, une étonnante leçon. Il a découvert à de braves gens que, lorsqu'il s'agit de la vie d'un homme, il est inadmissible que les représentants de la justice ne fassent pas complètement leur métier. J'affirme qu'il n'en avait pas aux policiers : ils font leur enquête ; ils concluent selon leur conscience. Mais les juges ont pour devoir aussi, et peut-on l'oublier, de défendre les intérêts souverains des accusés. Ils ont pour devoir d'analyser les témoignages avec plus de sévérité que le plus sévère d'entre les avocats d'assises.

L'affaire, dès ce moment, parut jugée. Mais il fallait conclure. Et commença un autre procès.

Laborie était toujours présent dans son box, toujours passible de la peine capitale. Mais, au lieu de nous dire que nous avions devant nous l'assassin de Dufrenne, nous nous demandions à partir de ce moment s'il était vraiment un assassin. On oubliait sa vie de dévoyé. Il n'était plus question de le juger sur son passé, mais sur un acte précis. Alors, M^e Jean-Charles Legrand nous donna le spectacle de jouer avec les témoins qui succédaient à Davidovitz comme avec des marionnettes. Il ne défendait plus Laborie : il faisait le procès d'une enquête.

Il avait beau jeu ! Laborie n'a été suspecté

que six mois après la mort d'Oscar Dufrenne. Auparavant, on a soupçonné bien d'autres hommes. Jean-Charles Legrand rappelait comme à plaisir ces soupçons. Il rappelait les témoignages qui les étayaient. Il démontait la machine. Les résultats auxquels il parvenait impressionnaient visiblement les jurés. Il eut le tort de faire pleurer le pitoyable secrétaire d'Oscar Dufrenne, M. Nicolesco. Mais il défendait Laborie. Que voulait-il démontrer ? Que, avec un peu moins de chance, M. Nicolesco pouvait se trouver à la place de Laborie. Et d'autres que M. Nicolesco. Ils ont des alibis : mais des témoignages contredisent ces alibis. Eux aussi, ils ont été vus, par des témoins hésitants, dans d'autres endroits que ceux où ils se trouvaient réellement. L'un, dans l'effolement d'une suspicion, s'est donné la mort : c'était un marin, un vrai marin de la marine française, à col bleu, à béret, comme le marin du *Palace* ! Et l'on faisait avouer à Nicolesco qu'il avait frappé M. Dufrenne, qu'il l'avait blessé ; on lui faisait avouer qu'il avait vu un fils de famille dans le bureau de son maître, qu'il en avait éprouvé du dépit. On lui faisait mesurer l'abîme que l'honnêteté des policiers chargés de l'enquête lui ont, par bonheur, évité. M. Jean-Charles Legrand fit plus : il montra combien, dans une affaire criminelle, il est nécessaire d'écarter les dénonciations fantaisistes, les ragots. Dans le Tout-Paris des salons et de la politique d'extrême-droite, ne s'est-on pas raconté une burlesque histoire sous le manteau, une histoire à laquelle le nom d'un homme politique est mêlé, un homme politique que, dans son désarroi, M. Nicolesco alerta au lendemain du meurtre de M. Dufrenne, car cet homme était l'ami de son patron ?

L'accusation restait muette. Magistrat probe, visiblement surpris, M. Gaudel tenait tête sous l'orage. Il se contentait de dire qu'il maintenait l'accusation.

— Si vous connaissiez le dossier comme moi ! disait-il.

Mais les jurés n'ont pas à connaître un dossier ; on leur demande seulement de juger d'après les témoignages et les faits qui leur sont présentés. Et qui leur présentait-on, comme accusateurs ? Un misérable, entre deux gendarmes, Liégeard : un condamné. Il n'avait rien vu : il démentait une confidence. Une vérité ? Un mensonge ? Un ragot ? Des mots encore : point de preuves. Même on en arrivait à présenter aux jurés

faud, mais il en éloignait le bourreau. Il rendait hommage à la bonne foi, à la sincérité de ceux qui ont établi l'accusation qu'il était chargé de défendre ; mais la présomption des policiers, si grave, si bien établie qu'elle fut, laissait place en lui à la crainte d'une erreur. Voilà ce que dirent les jurés, quand M. Gaudel leur laissa la liberté de tempérer leur verdict par les circonstances atténuantes. Je devinais leur hésitation, leur trouble. « Si l'on s'était trompé ! » pensaient-ils. Ils se répétaient à eux-mêmes : « Et si ce n'était pas Laborie ! »

M. Jean-Charles Legrand parla.

— Je joue quitte ou double, lança-t-il.

M. Jean-Charles Legrand jouait en désespéré la vie ou la liberté de Paul Laborie. Il joua bien. L'horloge de la salle de Harlay marquait une heure lorsque Jean-Charles Legrand commença sa plaidoirie. Il y avait vingt heures que l'accusé débattait son destin. En trois quarts d'heure d'horloge, le célèbre défenseur d'Almazian l'emporta. Il ne se perdit pas dans de lyriques appels à la pitié. Il ne cherchait pas à réhabiliter Laborie. Il l'acceptait tel qu'on l'avait montré : dévoyé, paresseux, condamné, canaille. Il leur demandait simplement de décider si c'était ou non un assassin. D'en décider sur leur âme et conscience, sans remords ! Une fois arrivé à ce moment de sa plaidoirie, M. Jean-Charles Legrand fut incontestablement magnifique. Il exigeait, au nom de la stricte justice, que l'on jugeât un misérable, non sur des présomptions qui ont pesé sur d'autres gens que Laborie, mais sur des preuves. Il réclamait des jurés qu'ils prissent la responsabilité d'être des bourreaux. Il y avait là de quoi faire fléchir de braves gens que l'accusation n'avait pas complètement convaincus.

Nous étions las. La nuit était électrique dans sa pesanteur. On éprouvait, en regardant la salle, des impressions terribles. Le maquillage des amis de Laborie coulait de leurs cils sur leurs joues. Cependant, il y avait des années que nous n'avions vécu des minutes aussi poignantes. Le grand talent de M. Jean-Charles Legrand restituait à l'idée

que l'on se fait de la défense un sens antique. Il était la Défense. Il s'incorporait à l'accusé, l'adoptait, partageait ses risques. Il le faisait oublier. Contre les juges, contre les policiers, refaisant leur enquête, critiquant leurs pensées, il jouait un rôle de procureur imprévu. Au lieu de répondre à un terrible assaut, il attaquait. Irrésistible assaut !...

Ce fut tout. Le verdict fut rendu en moins d'un quart d'heure : il semblait que, par avance, on le connût.

Au fond de la salle, un groupe m'attrista. Des policiers, ceux qui ont donné leur temps, leur intelligence à l'enquête, paraissaient éprouver une sorte de désarroi. Il semblait que, par l'acquiescement de Laborie, on venait de décréter l'inutilité de leur tâche, de leur bonne foi, de leur sincérité. Ils doutaient, non d'eux-mêmes, mais de la justice...

Dehors, une brume froide accusait l'extrême nuit. La sœur de Laborie dansait sur place. Le père et la mère de l'acquitté, brouillés, divisés depuis des années, se réconciliaient sur la libération de leur fils. Pour le revoir, ils battirent la semelle jusqu'à l'aube devant la Santé. Dans sa cellule, Paul Laborie trépidait : pourquoi ne le libérait-on pas ? Il tournait comme un fauve en cage. On ne le relâcha que dans l'après-midi : il avait une autre condamnation à purger, mais on lui en fit grâce...

Je l'ai revu souriant, très maître de lui, pendant cette après-midi. Il n'avait pas encore repris l'habitude de la liberté. Il faisait encore un rêve de prisonnier ! On l'acquittait ; la foule l'accueillait comme un héros ; un manager lui apportait un contrat royal ; il débutait dans un grand théâtre, réalisant un désir ancien. Tandis que je l'écoutais, un messenger de sa gloire future se montra. Un opérateur de T.S.F. plaça devant lui un microphone. Et, comme si cela eût été tout naturel, Paul Laborie se pencha sur le micro...

Henri DANJOU.

(Reportage photographique
« DÉTECTIVE »
J.-G. SERUZIER.)

DOUBLE

l'ombre de deux accusateurs : deux lettres. Des lettres de gens dont les jurés n'eussent certainement pas admis le contact. Sans doute leur rappelait-on que la bonne police ne se fait pas avec des enfants de chœur. Ils ne déguisaient pas une naturelle répulsion à l'encontre d'un gibier de promenoir, de prison ou de bague, oubliant que, si la justice s'en sert parfois comme auxiliaire, ce n'est jamais par plaisir. Les jurés de la Seine attendaient autre chose : un témoignage solennel, une affirmation sans tache.

L'accusation comptait beaucoup, pour les émouvoir, sur l'impossibilité où se trouvait Laborie de prouver absolument son innocence.

— Ce n'est pas à lui de faire la preuve, pensaient visiblement les jurés.

L'accusation comptait beaucoup sur les propos qu'on attribua à certains parents de l'inculpé quand ils croyaient leur fils, leur frère coupable. Elle comptait aussi sur la réprobation qu'ils ont méritée d'encourir lorsque, pour l'aider à se disculper, ils montèrent, sans habileté, des machinations regrettables. On n'écoutait déjà plus l'accusation. Les jurés de la Seine trouvaient normal qu'un frère, qu'un père, eussent manifesté de la partialité en faveur d'un dévoyé qui a le même sang.

Comme ils attendaient le réquisitoire de M. Gaudel, ce grand magistrat sincère, les jurés de la Seine ! Comme ils souhaitaient qu'il leur enlevât un doute ! Bien que je ne connaisse pas personnellement M. Gaudel, je comprenais leur impatience. Je sais, en effet, de cet intègre procureur de la République, des actions qui l'honorent. Je sais par quels débats de conscience il passe souvent quand, ayant réclamé d'un jury un verdict d'indulgence, le jugement populaire ne répond pas à ses espoirs. Et je sais aussi qu'il fut trois grandes nuits sans dormir lorsque telle accusée qu'il avait prise en pitié fut condamnée à mort...

— Je maintiens toute l'accusation, déclara-t-il.

Mais les jurés, comme nous, semblaient lire dans la pensée de M. Gaudel. Sans doute réclamait-il une tête ; mais il ne s'opposait pas aux circonstances atténuantes. Cette atténuation de verdict correspondait-elle à une inquiétude ? On se le murmura. M. Gaudel dressait devant les jurés l'image de l'écha-



Avec véhémence et chaleur, M. Jean-Charles Legrand arracha un acquittement inespéré.



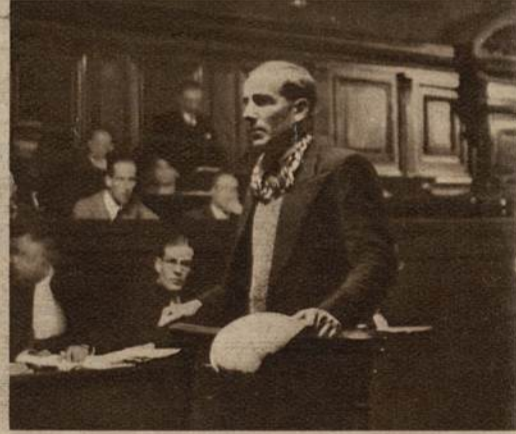
Le témoin Davidovitz se montra moins affirmatif qu'à l'instruction.



M. Nicolesco dut s'expliquer sur ses rapports avec Oscar Dufrenne.



L'accusation avait fondé des espoirs sur le témoignage de condamné Liégeard.



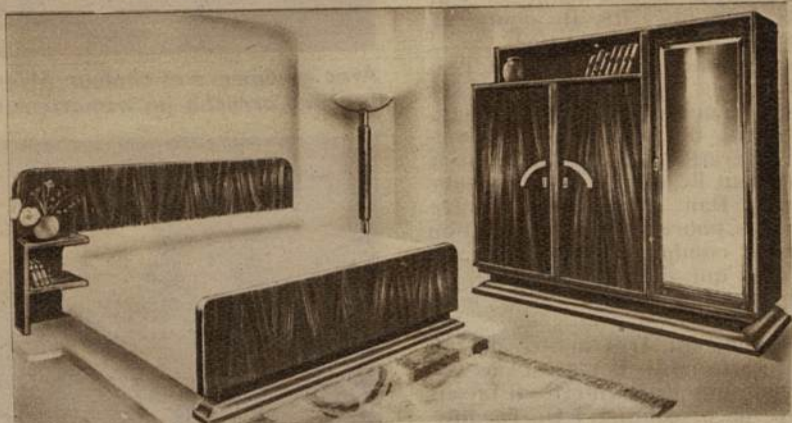
Le costume de marin attribué à l'accusé n'était autre que celui de Ribotton.



Comme une grande vedette, Laborie, après son acquittement, parla au micro.

Sans dépense exagérée

... cette création de grande classe, d'une conception hardie — mais de bon goût — vous permettra de meubler votre intérieur avec distinction.



N°1.059 du catalogue - PALISSANDRE VERNI DES INDES, chambre à coucher moderne "Hors classe": Armoire 3 portes, 1 niche, séparation intérieure: 1 côté tablettes, 1 côté penderie, grande glace, larg. 1'55, poignées et entrées nickel et or; Lit de milieu avec 1 table de nuit attenante, larg. 1'60. Complète, sacrif. à **2.350** fr.

GALERIES BARBÈS

55, B^e Barbès-PARIS (18^e)

(Ne pas confondre! La seule entrée de nos magasins est indiquée par notre marque: Le Bonhomme AMBOIS)

Succursales: ALGER 26, Rue Michelet ■ LE HAVRE 19, Rue du Chillou LILLE 114, Rue Nationale ■ MARSEILLE 11 et 20, Rue Montgrand NANTES 27, Rue du Calvaire ■ TOULOUSE 63, Boulevard Carnot

DEMANDEZ NOTRE CATALOGUE-ALBUM

BON à découper et à faire parvenir aux GALERIES BARBÈS pour recevoir gratuitement: 1° l'Album général d'Ameublement. 2° l'Album de literie, divans, studios et mobiliers sacrifiés. Rayer la mention inutile. 276

CECI INTERESSE

TOUS LES JEUNES GENS ET JEUNES FILLES, TOUS LES PÈRES ET MÈRES DE FAMILLE

L'ÉCOLE UNIVERSELLE, la plus importante du monde, vous adressera gratuitement, par retour du courrier, la brochure qui se rapporte aux études ou carrières qui vous intéressent.

L'enseignement par correspondance de l'École Universelle permet de faire à peu de frais toutes ces études chez soi, sans dérangement et avec le maximum de chances de succès.

Broch. 10.300: Classes primaires et primaires supérieures complètes: Certificat d'études, Brevets, C. A. P., Professorats, Bourses, Herboriste.

Broch. 10.306: Classes secondaires complètes; Baccalauréats, Licences (lettres, sciences, droit).

Broch. 10.312: Carrières administratives.

Broch. 10.315: Toutes les grandes Ecoles.

Broch. 10.324: Emplois réservés.

Broch. 10.326: Carrières d'ingénieur, sous-ingénieur, constructeur, dessinateur, contremaître dans les diverses spécialités: électricité, radiotélégraphie, mécanique, automobile, aviation, métallurgie, mines, travaux publics, architecture, topographie, chimie.

Broch. 10.333: Carrières de l'Agriculture.

Broch. 10.336: Carrières commerciales (administrateur, secrétaire, correspondant, sténo-dactylo, contentieux, représentant, publiciste, ingénieur commercial, expert-comptable, comptable, teneur de livres); Carrières de la Banque, de la Bourse, des Assurances et de l'Industrie hôtelière.

Broch. 10.343: Anglais, espagnol, italien, allemand, russe, portugais, arabe, annamite, espéranto. — Tourisme.

Broch. 10.348: Orthographe, rédaction, versification, calcul, écriture, calligraphie, dessin.

Broch. 10.350: Marine marchande.

Broch. 10.355: Solfège, chant, piano, violon, accordéon, flûte, saxophone, harmonie, transposition, fugue, contrepoint, composition, orchestration, professorats.

Broch. 10.361: Arts du Dessin: cours universel de dessin, dessin d'illustration, composition décorative, figures de mode, anatomie artistique, peinture, pastel, fusain, gravure, décoration publicitaire, aquarelle, métiers d'art, professorats).

Broch. 10.366: Métiers de la Couture, de la Coupe, de la Mode et de la Chemiserie (petite main, seconde main, première main, vendeuse-retoucheuse, couturière, modéliste, modiste, représentante, lingère, coupeur pour hommes, coupeur chemisier, professorats).

Broch. 10.371: Journalisme. — Secrétariats. — Eloquence usuelle. — Rédaction littéraire.

Broch. 10.375: Cinéma: scénarios, décors, costumes, photographie, prise de vues et prise de sons.

Broch. 10.380: Carrières coloniales.

Broch. 10.386: L'Art d'écrire.

Broch. 10.392: Carrières féminines.

Broch. 10.395: Pour les enfants débiles.

Envoyez aujourd'hui même à l'École Universelle, 59, bd Exelmans, Paris (16^e), votre nom, votre adresse et le numéro de la brochure que vous désirez. Écrivez plus longuement si vous souhaitez des conseils spéciaux à votre cas. Ils vous seront fournis très complets, à titre gracieux et sans engagement de votre part.

L'IVROGNERIE

Le buveur invétéré PEUT ÊTRE GUÉRI EN 3 JOURS s'il y consent. On peut aussi le guérir à son insu. Une fois guéri, c'est pour la vie. Le moyen est doux, agréable et tout à fait inoffensif. Que ce soit un fort buveur ou non, qu'il le soit depuis peu ou depuis fort longtemps, cela n'a pas d'importance. C'est un traitement qu'on fait chez soi, approuvé par le corps médical et dont l'efficacité est prouvée par des légions d'attestations. Brochures et renseignements sont envoyés gratuits et franco. Écrivez confidentiellement à: Remèdes WOODS, Ltd., 10, Archer Str. (219 ET), Londres W1

MALADIES URINAIRES et des FEMMES

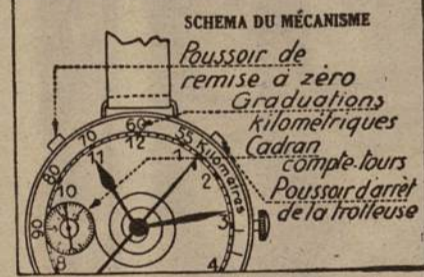
Résultats remarquables, rapides, par traitement nouveau. Facile et discret. (1 à 3 applications). Prostate. Impuissance. Rétrécissement. Blennorrhagie. Filaments. Métrite. Pertes. Règles douloureuses. Syphilis. Le Dr consulte et répond discrètement lui-même sans attente. INST. BIOLOGIQUE, 59, RUE BOURSALTY, PARIS-17^e

LA SPORTIVE 1935

Comme précédemment:

1° La montre indispensable pour l'heure

2° L'aiguille donnant temps et vitesses



Mais encore désormais:

3° Un poussoir d'arrêt de l'aiguille kilométrique

4° Un cadran compte tours totalisateur

5° Un poussoir de REMISE A ZÉRO

LA SPORTIVE BRACELET

Échange admis. Envoi contre remboursement. Entretien Gratuit, garanti 5 ans.

Montre forme mode avec Bracelet cuir large. ...

Modèle luxe chromé. 55 Fr.

La Sportive de Poche 18 et 30 Fr.

USINES E.V. LYNDA Morteau

Dépôt à Paris: 75, Rue Lafayette, 75

Métro Cadet Ouvert aussi le Samedi après-midi

LES VRAIS SECRETS

de la puissance et de l'amour mis au pouvoir de l'homme et de la femme: 3 fr. 50. Pour plaire, se faire aimer: 17 fr. Pour ramener l'infidèle 10 fr. Pour connaître l'avenir par l'astrologie: 50 fr., les cartes: 10 fr. Voyance: 20 fr. La science du bonheur et du succès, par l'utilisation des forces Radio-Actives: 17 fr. Catalogue franco. L'INITIATEUR A VIESLY (Nord).

CLINIQUE des VOIES URINAIRES

12 Bd. de Strasbourg, Paris. - Consult. de 10 à 12 h., de 15 à 20 h. et à domicile. Soins par Docteur lui-même.

VOIES URINAIRES

Traitement moderne par électricité et vaccins. Goutte militaire, Syphilis, Maladies des femmes, Traitement médical sans opération. Prix modérés.

SPIRITISME

magnétisme, clé du succès pour vaincre timidité, magie, pour parler avec les morts, trouver choses cachées, sourcier, télépathie, av. réponse de clairvoyance, santé, horoscope destin, amour, etc. Vous recevrez tout. Écrire aujourd'hui à LUCE, Boite postale, 7, Nice. Joindre 1,50 timbres pour réponse.

POUR TOUS

UN PROCÈS INJUSTE

On comprend l'indignation du président Loncle de Forville, à la Cour d'assises de la Seine, lorsque partirent, du fond de la salle, après la lecture du verdict d'acquiescement de Paul Laborie, des applaudissements. Ce fut de l'indécence. Quelle que fût l'immoralité de la victime, on ne pouvait oublier que cette immoralité même lui avait coûté la vie; au surplus, l'accusé ne justifiait pas une pareille manifestation d'enthousiasme.



M. l'avocat-général Gaudel tint à rendre un juste hommage à la police.

Mais, à l'occasion de ces débats, il est d'autres observations qui méritent d'être faites. On y a beaucoup parlé de la police; on en a fait le procès. L'incontestable talent de M^r Jean-Charles Legrand, son habileté, sa maîtrise, ont triomphé d'une accusation qui, dès la première audience, était apparue incertaine, pour se résorber ensuite, tardivement.

Qu'il y ait, dans la police, certaines méthodes critiquables, et, parmi ses membres, quelques brebis galeuses, ce n'est pas nous qui le nierons. Ces méthodes, qu'on les change; et ces hommes, qu'on les chasse. Mais quel est donc le groupement professionnel qui soit à l'abri de tout reproche? N'y a-t-il pas eu des défail-

lances dans la magistrature, dans le barreau, dans le corps des hauts fonctionnaires?

La chronique judiciaire de ces dernières années fournit à cet égard trop d'exemples — et saisisants — pour qu'il soit utile d'insister ou le préciser davantage.

Il ne s'agit pas de prendre la défense de la police. Un homme l'a fait éloquemment: il est unanimement respecté et aimé au Palais: c'est l'avocat général Gaudel. A M. Priolet, directeur adjoint de la Police Judiciaire, il a dit ce qu'il pensait de ces auxiliaires de la justice, pour la plupart modestes, dévoués, aimant leur métier, et, peut-être parce qu'ils l'aiment trop, enclins parfois à des erreurs qu'un zèle moins ardent leur eût évitées.

C'étaient des paroles de sagesse et d'équité. Il faut le dire tout net, et qu'on s'entende bien: si, chaque fois, à propos d'une cause criminelle retentissante, on doit substituer à l'accusé les inspecteurs qui ont fait l'enquête, le résultat ne tardera pas. Peu à peu, se glisera le découragement dans le cœur de ceux qui ont mission de défendre la société, et ce sera tout profit pour la canaille.

Que les chefs responsables, les magistrats, s'entourent, pour apprécier les faits, de toutes les garanties instituées par la loi, c'est évidemment une règle qui s'impose. Mais ce qui est néfaste, c'est la critique systématique de la police.

Ou alors, si l'on veut être logique et aller jusqu'au bout, qu'on la supprime. Ceux qui crient le plus fort seront les premiers à baisser la voix et à reconnaître leur erreur.

Bien sûr, comme nous le disions, ils ont leurs faiblesses, les policiers. Mais leurs qualités? Du courage à bon compte, pour pas cher; des traitements modiques, par rapport aux dangers qu'ils courent, à l'effort constant, à la tâche pénible qui leur sont demandés.

Les esprits impartiaux doivent réfléchir à ce grave sujet. Il y va du maintien de l'ordre et de la sécurité des citoyens.

La mise en page de ce numéro est de Pierre LAGARRIGUE

Les autres

On avait pensé au huis-clos. Certains détails scabreux touchant les goûts spéciaux d'Oscar Dufrenne, de l'accusé et de leurs amis, matelots ou autres, risquaient de porter atteinte aux bonnes mœurs.

Le président Loncle de Forville conseilla aux femmes et aux jeunes filles qui se trouvaient dans la salle de sortir. Personne ne bougea, et le président n'insista pas.

Il aurait pu suivre l'exemple du défunt président Bertulus, qui, en 1909, lors d'un procès particulièrement scabreux, avait adressé la même exhortation:

— Je prie les honnêtes femmes de partir...

Et, comme aucun départ n'était constaté, M. Bertulus, d'une voix énergique, commanda à l'huissier:

— Et maintenant, monsieur l'audiencier, faites sortir les autres...

La morale est sauve!

La police de Béziers était impuissante à faire cesser un scandale.

L'amour qui n'ose pas dire son nom avait transformé un bar du quartier réservé en une petite chapelle où ses officiers célébraient leurs rites étranges. Mais avec quelle prudence! En trois mois, les plus fins limiers de la police de la Sûreté n'arrivèrent pas à dresser un seul constat, un seul procès-verbal d'outrage aux mœurs.

Il fallait aviser. Or, à côté du bar corydonnesque, l'amour orthodoxe avait aussi son temple, ouvert jour et nuit aux fidèles de Vénus, mais dont les prêtresses, en vertu des règlements municipaux, devaient rester cloîtrées. Par faveur spéciale, on leur permit de se montrer sur le parvis. Si grande fut leur indignation, quand elles virent des hommes, dédaignant leurs charmes, se glisser dans la maison voisine, qu'elles firent retentir la rue de leurs imprécations.

Et, désormais, les éphèbes furent mis en déroute.



Un président énergique: M. Loncle de Forville.



Le baron de Lussats fut mis enfin hors de cause.



En Pologne, les femmes-agents ont du succès.

Uranus éclipsée

Quelques-uns, pourtant, plus audacieux ou plus cyniques, voulurent quand même rester fidèles au petit bar. Alors, les Bacchantes en furie se précipitèrent sur eux.

« Monsieur Fantasio », patron de ce mauvais lieu, invoqua vainement les grands principes de la liberté commerciale.

— Vilaines créatures, criaient-elles d'une voix de fausset, le soleil doit luire pour tout le monde.

— Tu veux dire la lune!

ironisaient-elles.

Un jour, un huissier posa des affiches sur la porte définitivement close:

A VENDRE

APRÈS FAILLITE

Vénus, triomphante, avait éclipsé Uranus.

Il n'y a plus d'assassins de Prince

Le juge d'instruction — si l'on peut dire — Rabut, vient enfin de rendre un non-lieu en faveur de Carbone, Spirito et de Lussats. Depuis plus d'un an, tout le monde, en France, même Bonny, savait bien que ces trois hommes étaient innocents, pour plusieurs raisons, dont une seule suffit: Prince n'a pas été assassiné.

Seul, M. Rabut, entêté comme une mule, sourd comme un pot aux appels du simple bon sens, refusait de signer le non-lieu. Le voilà revenu à une plus sage compréhension d'une affaire qui fut heureuse pour lui puisque, contre toute attente, elle lui valut de l'avancement.

Femmes-agents

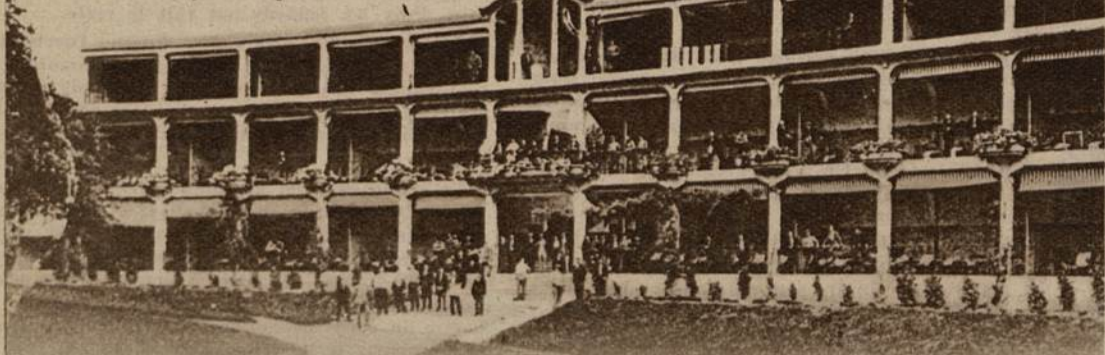
De même que la France, la Pologne possède sa police féminine, qui a déjà rendu de grands services à ce pays.

A Varsovie, où elles ont débuté, les femmes agents sont les protectrices dévouées des mères et des enfants, et les policières, vêtues d'un sobre uniforme de coupe militaire, jouissent déjà d'une grande popularité.

PETITES CAUSES

UN CRIME D'AMOUR

Tuberculeux de guerre, le malheureux avait dû être hospitalisé au sanatorium de Champrosay en 1933.



DANS le box des détenus, à la 14^e Chambre correctionnelle, Zaida Terentwaig tranche par sa noblesse sur le groupe misérable de ses voisins. D'origine roumaine, naturalisé Français après s'être engagé pendant la guerre à la légion, il est établi depuis 1903 comme tailleur.

Avec sa grande barbe blanche, il ressemble au Juif errant qu'un accident imprévu aurait arrêté dans sa marche vagabonde. Zaida Terentwaig a tenté de tuer sa fille, Yvonne, une jeune sténo-dactylo de dix-neuf ans, qui ne porte pas son nom, parce qu'il n'a pas le droit de la reconnaître.

Un drame complexe s'est joué pendant des mois jusqu'à l'aboutissement tragique du 3 juin 1935, qui aurait pu être fatal. Yvonne n'a été que blessée, et le père, qui n'a pas réussi à être un meurtrier, a échappé ainsi à la justice populaire pour ne relever que des magistrats du tribunal.

Zaida, atteint d'une tuberculose contractée au front, avait dû faire de nombreux séjours au sanatorium. Il avait souffert d'être séparé de sa fille, dont il s'était particulièrement occupé depuis la mort de la mère, en 1927.

A Champrosay, où il fut hospitalisé en 1933, Yvonne venait le voir tous les dimanches : il était fier d'elle, et amoureux comme l'est un père ; un peu plus, peut-être. La jeune fille, se plaisait-il à dire à ceux qui la voyaient, « était la plus belle des fleurs ». Une fleur blonde, élanée, qui s'ouvrait à la vie, qui aimait la vie.

Les visites, il les attendait avec impatience, et, chaque soir, quand Yvonne le quittait, il était triste et nerveux.

Sa nervosité était grande. Il souffrait de la voir de plus en plus élégante ; il lui reprochait ses toilettes, l'interrogeait avec une minutie angoissée.

Il quitta le sanatorium : Yvonne le recueillit dans la chambre qu'elle avait louée à Asnières, 18, rue des Champs. La maladie qui l'avait éloigné pendant des mois, en ce temps de crise, lui avait fait perdre sa clientèle. Inactif, il se rongait en silence. Il ne pouvait plus supporter d'être seul ; il aurait voulu qu'Yvonne fût, toute la journée, auprès de lui. Elle avait besoin de travailler. Alors, il commença à lui faire des scènes.



M. Jean-Albert Sorel, par une plaidoirie touchante et nuancée, obtint le sursis.

Une robe nouvelle, un chapeau, une sortie étaient prétextes à ses colères.

Il dit à Yvonne qu'il préférait mourir, et acheta un revolver. La jeune fille ne prit tout d'abord pas au sérieux ce qu'elle considérait comme la marque d'un caractère aigri par la souffrance.

Un soir, on siffia sous les fenêtres : c'était un ami qui l'attendait pour aller au cinéma.

— C'est ton amant ? rugit Zaida.

— Mais non, papa : un bon camarade, sans plus.

— Je suis à bout ! Il faut que ça finisse...

Elle sortit tout de même.

Le lendemain matin, Zaida Terentwaig, comme un fauve en cage, arpenta la chambre. Il marchait de long en large, en roulant fiévreusement des cigarettes.

— Tu vas encore me quitter, ce soir !...

Et il se dirigea vers la table où était rangée l'arme.

— Pour ta punition, ma petite chérie (sic), je vais mourir.

Et Yvonne, dans une sorte de défi imprudent, lassée, exaspérée par les conflits quotidiens qui, depuis le retour de Champrosay, n'avaient cessé de s'aggraver, eut ce mot terrible :

— Tire donc ! Qu'est-ce que tu attends !...

Et il tira, mais sur elle, quatre balles : elle fut touchée à la poitrine et au bras, transportée à Beaujon et sauvée. Il se constitua prisonnier.

Drame de la jalousie, d'une espèce plus rare que le lot ordinaire des faits-divers sanglants.

Au juge d'instruction, Yvonne ne cacha pas que son père, autrefois, avait été très bon pour elle. Mais il la corrigait durement pour des vétilles ; il avait d'étranges emportements, prenait une lanterne de cuir et soudain, affolé de la correction excessive qu'il avait infligée à l'enfant, pleurait avec elle de l'avoir fait souffrir.

— Je lui pardonne, dit-elle au président Teillard de Nozerolles. Qu'on le remette en liberté !...

Zaida tourna vers sa fille un regard chargé de tendresse.

Après la plaidoirie nuancée, touchante, de M. Jean-Albert Sorel, la cause était entendue.

Trois ans de prison avec sursis.

Jean MORIÈRES.

PARTOUT

VOILA CENT ANS L'HONNEUR DU NOM

DANS le dernier quart du XIX^e siècle, les feuilles judiciaires de l'époque publièrent le récit qui va suivre. Beaucoup de romanciers se sont inspirés, depuis, de cette étrange histoire.

Le 3 novembre 1875, mourait, à Paris, dans un âge très avancé, une célébrité criminelle du temps de Louis-Philippe. Son procès, complètement oublié, avait eu, quarante ans plus tôt, un immense retentissement.

M. Tristan Lenoir était, en 1835, à la tête d'une importante industrie. C'était un homme d'une grande loyauté, sévère sur le point de l'honneur, et d'un caractère résolu. Son fils, André, âgé de dix-sept ans, lui donnait de graves soucis. L'adolescent était dominé par de mauvaises passions que le père s'efforçait vainement de combattre.

Un soir de juillet, étant dans son château de Neuilly, M. Lenoir reçut la visite d'un négociant auquel il remit une somme d'argent assez considérable, en présence du jeune André. Après avoir dîné au château, le négociant se retira vers dix heures du soir pour s'engager dans une ruelle très sombre, à proximité de la barrière de Maillot, lorsqu'un individu au visage noirci par de la suie lui barra soudain le passage et lui présenta le canon de deux pistolets, en lui demandant la bourse où la vie.

Le négociant eut d'abord la pensée de se défendre, car il était armé. Mais, ayant cru reconnaître la voix de son voleur, il lui jeta sa bourse. Le malfaiteur la ramassa et détalait à toutes jambes. Pas assez vite, toutefois, pour que sa victime, aussi lesté que lui, ne pût le suivre à distance et le voir escalader le mur d'enceinte du château de M. Lenoir, où il devenait inutile de le poursuivre.

Le lendemain matin, à l'aube, le volé sonna au château, demanda à être reçu par l'industriel et lui raconta l'audacieux attentat dont il a été l'objet :

— L'accent, la tournure et ce que j'ai pu distinguer des traits de mon agresseur, malgré la boue noire dont ils étaient recouverts, m'ont donné la certitude, dès l'instant où je

l'ai vu se réfugier ici, que mon voleur n'est autre que votre fils.

— Nous allons nous en assurer.

Tous deux, à pas de loup, pénétrèrent alors dans la chambre du jeune André, qui dormait encore profondément. Ils ne tardèrent pas à découvrir une serviette et un mouchoir souillés de suie, puis les deux pistolets et, enfin, la bourse du négociant, mal cachée sous le traversin du jeune homme.

— Et il dort ! murmura très bas le père.

Presque aussitôt, et avant que son compagnon ait pu prévoir son geste, il saisit l'un des pistolets, l'arma et le déchargea à bout



Avant de disparaître de l'autre côté du mur, l'agresseur avait été repéré.

portant dans la tête de son enfant. Prenant dans le même temps l'autre pistolet, il acheva d'un deuxième coup de feu en plein crâne son malheureux fils qui s'était redressé une seconde sur son séant, avant de succomber.

M. Tristan Lenoir, de nos jours, eût peut-être été acquitté. Les jurés de 1935, le condamnerent à mort. Mais le roi lui fit grâce. Condamné à la déportation perpétuelle, il obtint, dix ans plus tard, l'autorisation de rentrer en France. Possédant encore une certaine fortune, il vécut à Paris, solitaire, en proie à une tristesse profonde. Ce lancinant remords, qui fut son châtement, devait durer trente ans ! Avec lui, s'éteignit sa race.

Attente

Le procureur de la République va-t-il interjeter appel du jugement qui a acquitté plusieurs des inculpés dans l'affaire Bonny-Cotillon et qui n'a retenu contre l'ancien inspecteur de la Sûreté et son collègue Bouscatel que le délit de violation du secret professionnel ? Et Mlle Cotillon ? Et Bonny ? Et Bouscatel ?

Chacun « se tâte », hésite, attend que l'adversaire prenne l'initiative d'un appel. Il y a un délai de dix jours, propice à la méditation.



Barrymore dans « Je suis un évadé »

La célèbre vedette masculine John Barrymore, qui joue les personnages les plus romanesques de l'écran, apparaît dans la vie comme l'amant le plus insaisissable du monde.

Sa femme, la non moins célèbre Dolorès Costello, a demandé et obtenu le divorce, parce que son volage époux quitta pour toujours le foyer conjugal, puis téléphona à Dolorès ce message laconique : « Adieu et bonne chance ».

Son amie, Elaine Barrie, eut d'ailleurs à subir le même affront. Barrymore la quitta à son tour et bien qu'Elaine l'ait pourchassé en rapide, en auto, en avion, elle ne réussit jamais à rejoindre ce Don Juan en mal de fugues.



Machines de mort

Un nouveau crime « motorisé », commis en Amérique, vient confirmer le très curieux reportage de notre confrère Albert Soullillou.

Le jockey Willy Saunders (alias « Smoky ») avait emmené deux jeunes femmes dans son auto. A la suite d'une violente querelle, l'une d'elles, Evelyn Slivinsky, descendit de voiture et voulut poursuivre la route à pied. Le groom de Saunders, qui se trouvait au volant, remit aussitôt la voiture en



Mlle Cotillon va-t-elle se pourvoir en appel ?



John Barrymore a fui les joies de la famille !



Le jockey « Smoky », auteur d'un crime motorisé.

marche, renversa Miss Slivinsky, la blessant grièvement, puis, faisant marche arrière, repassa sur le corps de la malheureuse qui ne fut plus bientôt qu'une loque sanglante.

Le jockey et son groom ont été arrêtés.

L'affaire soulève une grande émotion, car « Smoky » est le gagnant du dernier Derby du Kentucky.



Niagara lacté

Il n'y a pas que dans les contes de fées qu'il est question de rivières de lait.

Au cours d'une grève récente, des commerçants américains s'emparèrent d'un train de wagons-citernes à destination de Chicago, et contenant des milliers de litres de lait.

Et ce furent de véritables cascades lactées qui jaillirent de ce précieux réservoir démoli par les grévistes.



Police... mobile

Malgré la guerre éthiopienne qui met au premier plan le perfectionnement des effectifs de l'armée, le Duce se préoccupe de ses forces de police.

Celles-ci, entièrement militarisées, sont munies de sidecars blindés et de batteries anti-aériennes.

A l'occasion de l'anniversaire de la fondation de la police romaine, ces forces imposantes ont défilé devant le Duce.



Fermé la nuit

Les autorités australiennes ont inauguré à Sydney une nouvelle prison de femmes, qui n'est occupée que le jour.

Dès que la nuit tombe, les détenues regagnent paisiblement leurs foyers respectifs, quitte à reprendre leur chaîne le lendemain matin.

Les criminologues australiens estiment qu'il est salutaire de rendre, de temps en temps, les criminelles à leurs familles. Mais les familles sont-elles du même avis ?

LA SEMAINE PROCHAINE

DÉTECTIVE commencera la publication des mémoires du baron

Gaëtan Lherbon de LUSSATS

Comment j'ai tué Prince

C'est un document unique, impressionnant, sur les affaires Stavisky, Prince et Bonny

ADMINISTRATION - RÉDACTION - ABONNEMENTS
3, RUE DE GRENELLE - PARIS (VI^e)

TÉLÉPHONE : LITRÉ 46-17
ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE : DÉTEC-PARIS
COMPTE CHEQUE POSTAL : N° 1298-37

FRANCE ET COLONIES 1 an 6 mois
65. » 35. »
ÉTRANGER (TARIF A) 85. » 45. »
ÉTRANGER (TARIF B) 100. » 55. »

Tous les règlements de comptes et abonnements doivent être établis à l'ordre et au seul nom de "DéTECTIVE"



Chaumont (de nos envoyés spéciaux).

La légende est née.

Depuis une semaine, elle est inscrite en lettres rouges au livre des Ténébres.

Dans dix ans, dans vingt ans, on évoquera encore, à Chaumont et ailleurs, la fin tragique de la petite Marescot du Tilleul. Et les enfants qui ont aujourd'hui cinq ans — l'âge de la petite martyre — prononceront le nom de



Socley, en se souvenant qu'on les menaçait, quand ils n'étaient pas sages, de ce monstrueux et sanglant Croquemitaine.

Les plus atroces actions humaines, les plus affreuses tragédies d'ici-bas, ont une fin. Neuf fois sur dix, la nuit des temps finit par ensevelir leur souvenir. Et, par-delà les tombes, la vie continue.

Certains drames résistent pourtant à cette loi de l'oubli. Soit qu'une main invisible les ai-

guille sur la voie du mystère qui ne se livre jamais, soit que les sources pathétiques de l'affaire réveillent au fond des cœurs l'écho sans fin de la douleur humaine.

Pour avoir réuni tout cela, la tragédie de Chaumont occupera longtemps dans les annales du crime une place exceptionnelle. Avec cet instinct qui ne s'égare jamais, le cœur populaire l'a adoptée comme un symbole. Avec la certitude du meurtre de l'enfant, la légende est née et ne mourra jamais.

Ceux qui ont assisté, l'autre jour, aux obsèques solennelles de la fillette assassinée, ne pourront oublier les images émouvantes qu'offrit, ce matin-là, une ville qui avait fait sien le deuil d'un père et d'une mère.

Jamais, sans doute, on n'avait vu pareille ferveur entourer la petite victime du plus odieux des attentats criminels.

Bien avant l'heure de la cérémonie, on voyait affluer de partout des cortèges d'enfants. Il en surgissait de toutes les rues. Les fillettes des patronages défilaient en rangs et portaient dans leurs petites mains gantées des bouquets de fleurs blanches. Sur le seuil des maisons les plus modestes, on ne voyait que des mères donnant leurs derniers soins à la toilette de leurs petits. Des gosses, serrés dans leurs manteaux de pauvres, se mêlaient aux enfants des riches. Devant les restes de la petite fille assassinée, les barrières sociales semblaient abolies. Si les parures de dimanche dont tous étaient revêtus variaient parfois selon le rang, du moins la blanche floraison qui s'amoncelait autour du petit cercueil semblait avoir jailli de la même sève et du même jardin... Ce jardin où nous cueillons tous, aux heures cruciales du destin, notre respect et notre humiliation...

Et devant cette foule d'enfants et de parents, devant cette foule de pèlerinage, celle qui, pendant ces six mois de torturante attente, avait, avec un tact parfait, su cacher sa douleur, apparut. Aux côtés du commandant, aux côtés du

père et du chef, Mme Marescot du Tilleul, drapée dans ses longs voiles de crêpe, allait gravir les marches du suprême calvaire...

Ce fut sans doute la minute la plus poignante de cette bouleversante matinée d'automne, sur laquelle semblait descendre du ciel pluvieux comme un lourd silence de pitié.

Celle qui ne pouvait plus douter, celle qui avait eu le courage de revenir à Chaumont, revoyait le pays, berceau de l'enfant perdue, sillonné d'un cortège d'enfants. Et tandis que deux hommes — deux hommes avaient suffi — portaient jusqu'au corbillard attelé de deux chevaux blancs le frêle, le trop frêle cercueil, tandis que les enfants prenaient place autour du char funèbre, on vit la mère incliner la tête et fondre en larmes...

D'autres mères, perdues dans la foule, étouffaient aussi leurs sanglots dans leurs mouchoirs. Près de moi, des hommes — et, parmi eux, il en était beaucoup qui, durant des nuits, avaient participé aux recherches — pleuraient silencieusement. Un peu à l'écart, une femme en cheveux serrait dans ses bras un pout petit — presque un nouveau-né — comme si, à cette minute pathétique, le fantôme éternel de l'Ogre rôdait à nouveau sur les chemins déserts.

La Justice avait, par déférence pour la famille, accepté de lui confier, pour quelques heures, les restes de la pauvre Nicole — seule pièce à conviction de l'affaire. Ces restes, contenus dans une petite boîte à scellés, avaient été placés dans un cercueil de « parade ».

La cérémonie terminée, lorsque la foule eut évacué l'église, lorsque le commandant Marescot et sa famille eurent remonté en voiture, on referma derrière eux les lourdes portes de chêne, et la Justice reprit possession des ossements de la fillette.

Les pompes funèbres emportèrent le cercueil de parade qui avait été placé sous le blanc catafalque. Et, dans la nef, où les cierges brûlaient encore, mais où les chants de repos s'élevaient, deux agents gantés de blanc montèrent la garde devant la lugubre petite boîte. Pour la première fois dans la chronique judiciaire, les restes d'une victime étaient gardés, dans une église, par la police.

Tant de précautions peuvent surprendre. Mais, dans une affaire aussi retentissante, la Justice ne saurait être trop rigoureuse. Il ne faut point que, plus tard, l'hypothèse d'une substitution puisse même effleurer les esprits trop enclins à tout suspecter.

Le docteur Paul avait en effet demandé que les restes de l'enfant lui fussent à nouveau confiés. L'examen qu'il avait pratiqué l'autre jour, à

beau-frère du commandant. Et ce qui reste de la petite martyre prit le chemin de la clinique sans espoir des bords de la Seine...

Ce qui reste...

Puisque l'affreuse hypothèse du dépeçage est écartée, il faut bien en revenir à celle qui tout d'abord avait été adoptée par les enquêteurs.

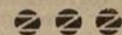
Si l'on n'a retrouvé du corps de la malheureuse fillette qu'un squelette mutilé, c'est que les bêtes carnassières qui pullulent à cet endroit en ont arraché les membres inférieurs. Seuls, la tête et le thorax, que recouvrait une énorme pierre, ont pu échapper à ce lent carnage.

Ce sont les rats qui ont d'abord frayé le chemin. Puis les renards ont fait le reste.

Le bois Labbé, à la lisière duquel furent découverts les ossements de la petite Nicole, est très connu des chasseurs. Les renards y ont creusé leurs terriers — ces terriers si profonds que tout ce qui y est enfoui disparaît à jamais.

Le crime eut lieu au moins d'avril. Un mois après, les renards mettent bas, et partent en quête de nourriture pour leurs petits. Si comme il est vraisemblable, ils rôdèrent autour de la triste tombe, on peut, à peu près certainement, prédire qu'on ne retrouvera jamais la partie du corps de l'enfant dont l'absence avait tant surpris le docteur Paul.

Implacable loi de la nature : tout ce qui vient du néant retourne au néant.



— Socley, voici une charge de plus contre vous ! Nous avons trouvé, dans une de vos valises où, pêle-mêle, vous empiliez les *Mémoires* de Jo-la-Terre et la *Vie des Forçats* d'Eugène Dieudonné, le numéro du journal relatant un crime longtemps impuni, dont la victime avait été enfouie dans un terrier de renards.

« C'est ce récit qui vous a inspiré pour faire disparaître le corps de Nicole Marescot. Vous pensiez que les renards effaceraient toute trace du cadavre. »

Socley, qui subissait son premier interroga-

LE CALV



A l'endroit du crime, une tombe croulant sous les fleurs marque la dernière station du tragique chemin de croix au long duquel la famille Marescot a épuisé sa douleur.



Chaumont, l'avait conduit à envisager l'hypothèse du dépeçage. Le célèbre médecin légiste avait été frappé, on s'en souvient, par l'absence complète des os de la partie du corps inférieure du bassin. Mais la découverte récente d'un os iliaque à quelques pas de la macabre cachette du bois Labbé ne permet plus de retenir l'hypothèse du docteur Paul, et le praticien l'a lui-même écartée définitivement. Il reste cependant à déterminer, s'il en est encore possible, les circonstances précises de la mort de la petite Nicole.

Une certitude, déjà : l'enfant a été assommée vivante. Un examen plus approfondi pourrait bien, d'ici quelques jours, révéler qu'elle fut aussi étranglée.

C'est pour procéder à ce nouvel examen avec tous les moyens dont on dispose à l'Institut médico-légal, que le docteur Paul a réclamé les restes de la pauvre Nicole.

L'écho du glas funèbre s'était tu, lorsque, l'autre jour, deux heures après l'émouvante cérémonie, les portes de l'église de Chaumont s'entr'ouvrirent pour laisser passer le lugubre colis. Un gendarme le tenait dans ses bras. Un huissier, chargé de constater que la boîte fermée par des scellés était restée intacte, prit place également dans la voiture de M^e Labouret,

toire serré, depuis la découverte du bois Labbé, s'indigna :

— Je vous répète, monsieur le juge, que je ne suis pour rien dans cette affaire. Je l'ai dit avant la découverte du corps. Je le répète de nouveau aujourd'hui. Je suis étranger à toute cette histoire. L'acharnement dont on use contre moi est une comédie.

— Et ce sac maculé de sang qu'on a découvert dans votre malle ?

Socley réfléchit.

— Ce sac ?... Attendez voir... Oui, je m'en souviens. C'est un sac que j'ai trouvé près d'une voiture, en me promenant. Je l'ai ramassé parce que je voulais y placer des bidons d'huile pour ma moto. J'ai bien remarqué qu'il portait des traces rougeâtres, mais j'ai toujours pensé que ces taches étaient des traces de minium. Si c'étaient des traces de sang, ce serait vraiment le comble !... La malchance s'acharnerait contre moi !...

Socley, depuis la découverte des restes de la petite Nicole, est resté le même : arrogant, raisonneur, indigné et méprisant. Il s'empare, il hausse les épaules ; puis, soudain, un rictus presque ironique plisse ses lèvres ; il semble prendre en pitié tous ces gens qui s'acharnent à trouver en lui le coupable d'une affaire dont

« l'importance, dit-il, a été exagérée par la presse ».

Aucun symptôme de défaillance physique ou morale depuis la tragique confrontation de l'autre semaine.

— Il est revenu à la prison, m'ont dit ses gardiens, aussi calme, aussi maître de lui que d'habitude. Si nous n'avions pas su que le corps de Nicole Marescot avait été découvert la veille, que Socley avait été mis en présence du petit squelette, nous n'aurions certes pas lu sur son visage ce qui venait de se passer.

Tant d'assurance, tant de résistance déconcertent. Pourtant, ceux qui l'ont vu samedi sortir de la prison, les mains enchaînées de menottes neuves, furent unanimes à constater qu'il avait maigri.

Je m'étais mêlé au petit groupe qui, devant la lourde porte de fer, attendait sa sortie. Lorsqu'il parut, des cris de mort s'élevèrent comme d'habitude :

— Salaud, tu as fait souffrir... tu souffriras !

— On te coupera la tête !

— Donnez-le moi, disait une robuste femme

Et Socley, une fois de plus, fut, sans résultat, conduit à sa cellule. On ne l'interrogera à nouveau qu'après la réception du rapport d'expertise des restes de l'enfant. L'affaire, qui devait passer à la session de décembre, sera vraisemblablement renvoyée au mois de mars.

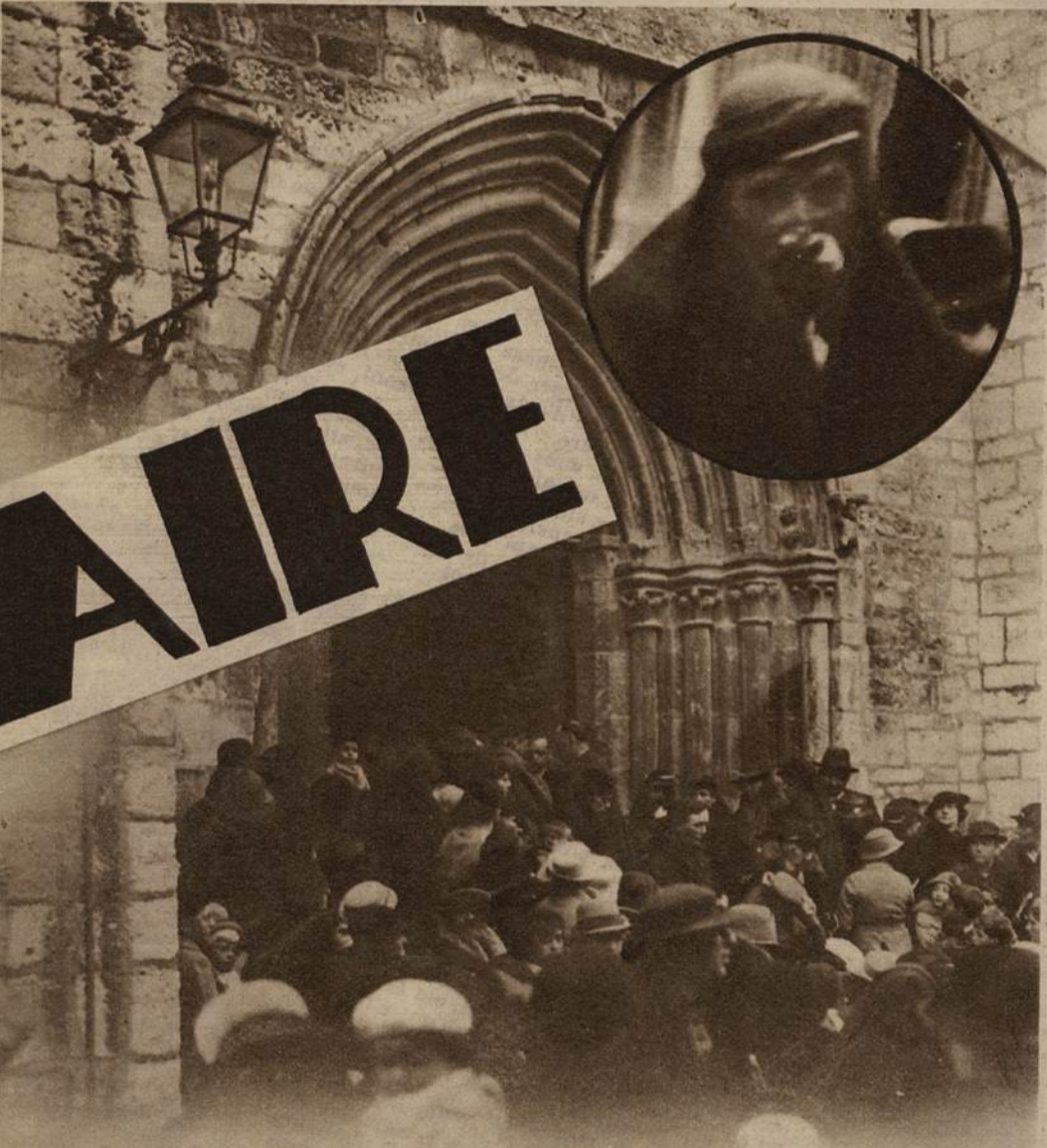
Mais, déjà, les Chaumontais désignent, en passant devant la prison, le terre-plein herbu où, plusieurs fois déjà, fut dressé l'échafaud...



— Mais pardon ! dira la défense. Si nous reconnaissons que Socley a contre lui les lourdes présomptions que lui valent son passé de pervers et de réclusionnaire, s'il pèse sur ses épaules un non moins lourd faisceau de témoignages, reconnaissez aussi qu'il manque à cet édifice deux points importants : le maçon Dimey, qui travaillait dans la courette où jouait la petite Nicole, a bien vu un jeune homme rôder à cet endroit, mais il n'a pas reconnu, lorsqu'il lui fut présenté, Gabriel Socley. D'autre part, après le témoin Simonot, qui situe le passage de



Drapée dans ses longs voiles de crêpe, Mme Marescot qui, pendant six mois, avait caché sa douleur, suivit avec courage l'émouvant cortège funèbre à travers les rues de Chaumont.



AIRÉ

aux gendarmes ; moi, je vais m'en charger.

Puis :

— Il a maigri, fit quelqu'un.

— Parbleu ! fit un autre. Mais il n'avouera jamais !

Le héraut sur les yeux, Socley semblait ne rien entendre.

Une fois de plus, le juge lui résumait maintenant les charges accumulées contre lui.

— Socley, vous êtes inculpé d'homicide volontaire sur la petite Nicole Marescot. Je vous rappelle qu'un réseau de témoignages concordants vous encercle, dont vous ne pourrez vous échapper. On vous a vu rôder autour de la maison du commandant Marescot le jour du rapt, puis entraîner l'enfant vers les bois. Vous avez été à ce moment identifié deux fois d'une façon précise par deux personnes qui avaient des raisons particulières de vous reconnaître, et, plusieurs fois, par d'autres témoins qui, mis en votre présence, à l'endroit même où ils vous avaient aperçu, vous ont formellement reconnu. Trois heures après l'enlèvement, vous avez été surpris par des gardes dans le bois de Saint-Roch, à quatre cents mètres de l'endroit où furent découverts les restes de la petite Nicole... Qu'avez-vous à répondre ?

— Les témoins sont influençables. On leur fait dire ce qu'on veut. Peut-être même vous en trouverez d'autres qui vous déclareront m'avoir vu. Je suis, je le répète, victime d'une ressemblance.

— Et vous étiez aussi victime d'une ressemblance quand, en 1925, à Dijon, vous vous introduisiez dans les maisons pour y violenter des fillettes, quand vous fûtes identifié comme l'auteur de ces attentats, arrêté, et traduit en justice... A Chaumont même, ne vous a-t-on pas chassé d'un hôtel à la suite d'un attentat manqué sur la fillette d'une voisine ? Lors de vos tentatives précédentes, vous portiez, pour égayer les témoignages, une moustache postiche. Or, la veille du rapt, vous avez commandé dans deux maisons de Paris une perruque, une barbe et une moustache postiches.

— La perruque, c'était pour masquer ma calvitie.

— Allons ! Socley, n'ergotez plus, avouez...

— Combien de temps faudra-t-il vous répéter que je suis innocent ?

Socley à 16 heures sur le sentier du bois de la Mancine, aucun autre témoin ne le rencontre jusque vers 18 heures (témoignages de Mme Camus et des gardes). Est-il vraisemblable qu'il n'ait pas été aperçu, au moins une fois encore, tandis qu'il traversait à découvert la Suize et la route de Semoutiers, et alors que des promeneurs se croisaient un peu partout dans ces parages ?

Mais l'accusation répond :

— Si Dimey n'identifie pas Socley au départ, tous les témoignages jalonnant ensuite son itinéraire sur un kilomètre sont concordants. Et il est probable que Socley s'est dirigé vers la vallée de la Suize en obliquant aussitôt à droite. Il évitait ainsi les enfants qui jouaient dans la rivière, et, rejoignant la route de Semoutiers directement, il n'avait plus qu'à gravir le versant du bois Saint-Roch pour échapper à la vue des carriers travaillant sur la route.

Il existe d'ailleurs un témoin, dont jusqu'ici personne n'a fait mention, et que l'enquête de *Détective* permet aujourd'hui de révéler.

Ce témoin, M. Millard, était allé, son travail terminé, cueillir des pissenlits le long de la Suize. Il était 18 heures. Passant près du viaduc, il fut surpris d'y rencontrer un groupe de gendarmes et de gardes. Il se renseigna. On lui apprit le rapt de la fillette, les recherches entreprises. M. Millard continua sa route et aperçut, débouchant du bois Saint-Roch, un jeune homme en gris, coiffé d'un béret : c'était Socley.

Socley venait d'être interpellé par deux gardes-mobiles (18 h. 20) et ce fut lui-même qui fit part de sa rencontre à M. Millard :

— Vous n'avez pas vu, dit-il, un jeune homme et une femme. Deux gardes viennent de me questionner à ce sujet.

— Moi aussi, répondit le chercheur de pissenlits, mais ils m'ont parlé d'un jeune homme et d'une fillette.

— Ah ! c'est bien possible, fit Socley sur un ton d'indifférence.

Et il s'éloigna.

M. Millard ne songeait plus à l'incident, lors-



que les gardes, remontant du viaduc où ils étaient allés informer leur chef, l'appelèrent :

— Vous n'avez pas vu un jeune homme vêtu de gris ?

— Si ! Je viens de le croiser. Remontez le sentier, vous ne pouvez pas le manquer...

Mais Socley avait déjà disparu. On ne devait le retrouver qu'à 19 h. 30, sur le pont des Flâneurs, près de la gare de Chaumont.

Pris au collet ce soir-là, pressé de questions, eût-il avec la même assurance nié l'affreux forfait qu'il n'avouera maintenant jamais ?

Socley a été reconnu responsable, mais il demande une nouvelle expertise mentale.

Que veut-il prouver ? Qu'il n'est pas le maître de ses instincts déviés ? Cherche-t-il donc, malgré ses dénégations, des circonstances atténuantes ?

A-t-il peur du châtiement ?

Saura-t-on un jour quel débat anime les pensées secrètes de cet étrange personnage qui, dans son cachot, distrait ses heures de solitude en lisant des ouvrages scientifiques ?

Pour la sauvegarde de nos enfants, de tels êtres ne devraient jamais demeurer libres, me disait l'autre jour le commandant Marescot...

Il est bien vrai, en effet, qu'on retient dans les asiles des êtres cent fois moins dangereux que ces pervers, que ces malades qui, par peur des femmes, maltraitent et tuent des enfants.

Mais la légende de la petite Nicole servira-t-elle, cette fois, de leçon ?

Marcel MONTARRON.

(Reportage photographique « DÉTECTIVE »
Marcel CARRIERE.)

P. S. — Pour couper court à certaines rumeurs, rappelons que la prime de 10.000 francs offerte par *Détective* dans son numéro du 2 mai était promise à la personne permettant de retrouver la petite Marescot vivante. Une gratification a été néanmoins



versée à M. Montfils, dont la découverte a permis de dissiper le doute qui enveloppait la tragique disparition de la petite Nicole.

Signalons, d'autre part, qu'un des agents de Chaumont qui ont participé aux recherches effectuées dans la Suize est mort ces jours-ci des suites du refroidissement qu'il avait contracté en plongeant. Il laisse une veuve et deux enfants.





Demi-folle L'Amour

III (1)

DEUX lettres.
Première lettre :
« Madame,
« Avant de me rendre à l'adresse que vous avez eu la bonté, même, indispensable avant tout entretien. Il faut d'abord que je vous dise quelle a été mon éducation, dès ma première enfance. Cela vous permettra de mieux discerner les méthodes qui doivent être employées avec moi.
« La vie mondaine menée par ma mère ne lui laissant pas le temps de s'occuper de moi, je fus confié à une gouvernante d'origine écossaise, extrêmement sévère, miss Edith. Si vous m'y autorisez, je vous mettrai en rapport avec elle. C'est, maintenant, une personne d'âge qui s'occupe simplement de mon intérieur, une *house keeper*, ainsi qu'on s'exprime en Angleterre. N'étant plus à même de redresser mes mauvais penchants, elle serait heureuse de s'en remettre, sur quelqu'un de sûr et d'éprouvé, de ce soin. Vous voudrez bien, donc, dès que vous aurez pris connaissance de ma lettre, lui écrire à mon adresse, de la façon suivante :

« Miss Edith,

« aux bons soins de... (ici mon nom).
« Il va de soi que je lui transmettrai fidèlement son courrier et n'en prendrai connaissance que dans la mesure où elle le sentira à me le communiquer.

« Jusqu'à ce que j'eus atteint l'âge de six ans, miss Edith avait pris de me traiter comme telle. Je pris goût, grâce à elle, à la parure féminine et ne me plaisais qu'avec des personnes d'un autre sexe que le mien. Aussi fut-ce pour moi un véritable arrachement quand ma mère exigea qu'on m'habitât en garçon. Je faillis en faire une maladie. Ce ne fut que sur la promesse réitérée de ma gouvernante de continuer à me faire porter, en cachette, de mes robes et des dessous correspondants, que je consentis à revêtir des vêtements masculins. Je m'y trouvais d'ailleurs mal à l'aise et ma marche en fut longtemps gênée.

« Maintenant que vous connaissez quelle fut ma toute première formation, il est nécessaire que je vous renseigne sur mes défauts, espérant que votre volonté n'échouera pas là où les punitions et les sévices de miss Edith se sont montrés impuissants.
« J'ai, depuis longtemps déjà, la mauvaise habitude de me ronger les ongles. Les coups de règle que me donnait ma gouvernante, après m'avoir fait rapprocher les uns des autres les doigts de la main, n'ont pu en venir à bout. Ce traitement était, cependant, très douloureux, la chair que recouvrait l'ongle étant, la plupart du temps, à tout dire, très douloureuse. Miss Edith a tout par suite de ma déplorable manie.
« Deux autres de mes défauts sont la timidité et la gourmandise. Miss Edith a toute tenté pour m'en guérir et elle ne fait aucune difficulté pour déclarer qu'elle n'y est parvenue.

« Ma timidité est telle encore à vingt-cinq ans — car c'est là mon âge — que je continue à rougir pour un rien. Les moindres allusions aux réalités de l'amour suffisent pour me troubler au delà de toute mesure. Expliquez, cependant, cela : je recherche des confidences à ce sujet et quand l'une d'elles se fait plus précise, plus brutale, il me semble que mon cœur va s'arrêter.
« Pour ce qui est de la gourmandise, je vous ferai peut-être sourire j'en suis à devoir flâner qu'à l'heure actuelle j'en suis à devoir éviter de passer devant une pâtisserie ou une confiserie, si je ne veux pas avoir la tentation, à laquelle je ne puis résister, d'entrer et de satisfaire ma convoitise. Il suffit d'évoquer devant moi certains entremets, certaines sucreries, autrefois, un instant, à laquelle je ne puis résister. Miss Edith avait trouvé, autrefois, un moyen particulièrement cruel de mes fringeries de ce défaut. Elle faisait de mes friandises préférées et, après m'avoir laissé me grisier de leur vue et de leur odeur, elle les faisait retirer brusquement et me forçait à manger une sorte de bouillie dont, lorsque j'étais tout petit, le simple aspect me donnait des nausées...

« Maintenant, il s'agit, pour moi, d'arriver à l'aveu le plus délicat concernant ma faiblesse en tête à tête ma mauvaise action : je me trouverais mal de confusion. Mais, comme la plupart des timides, le stylo à la main, j'ai toutes les audaces.
« Sachez donc, Madame, que, caché dans la penderie où miss Edith rangeait ses robes, il m'est arrivé, un soir, de regarder, par la porte entrouverte, celle-ci, au moment où elle se dévêtait pour se rendre dans son cabinet de toilette où elle allait procéder à des soins intimes.
« Pendant la courte absence de ma gouvernante, j'osais m'imaginer l'aidant dans ses ablutions, l'épongeant, la poudrant ainsi qu'une camériste attentive.
« Le rouge de la honte me monte au front, en écrivant ceci.
« Je vous supplie de ne pas trahir ma confiance en mettant miss Edith au courant de cette confession que je viens d'oser vous faire. Je tremble à la seule idée de ce qui pourrait en advenir...



« Quand j'ai lu votre communication à celle qui, jusqu'à ces derniers temps, le souhait d'entrer dans votre monde, je suis persuadé que vous entendrez sur la façon de porter les résultats, je me plaignais de ne pas avoir obtenu les sanctions que vous m'imposiez.
« Est-il nécessaire de reconnaître la collaboration que j'ai faite à miss Edith ? En attendant de votre réponse, Madame, votre dévoué...

Dans son adolescence, il avait pris la funeste habitude d'épier sa gouvernante anglaise au moment où elle se déshabillait et, peu à peu, la dépravation de ses instincts sexuels l'avait amené à rechercher des supplices raffinés, renouvelés de Torquemada.

(1) Voir « Détective » depuis le n° 364.

ous de

corrections corporelles et des tortures qui lui conviendront. Je prendrai l'engagement écrit de ne jamais porter plainte contre elle, quoi qu'il arrive, et, au cas où un malheur surviendrait, de reconnaître que c'est volontairement que je me suis donné la mort.

« Si, au lieu de me vendre, vous préférez me garder avec vous, vous trouverez en moi un esclave plus soumis et plus dévoué que n'en ont jamais connus, à l'époque de la traite, les anciens esclaves, mais je tiens à ce que mon esclavage soit définitif et que je ne puisse jamais libre.

« Je me rendrai chez vous, au jour et à l'heure que vous m'indiquerez, en signant définitivement cette affaire, sous tous les papiers que vous jugerez bon de me faire signer.

« J'avais failli trouver à me vendre, il y a trois mois, à une Australienne habitant Rotterdam, avec qui j'avais été en correspondance; mais, au dernier moment, je ne sais si une de nos lettres s'est égarée ou a été volée, elle m'a répondu qu'il n'y avait rien de fait et qu'elle me rendait ma liberté.

« J'ose espérer qu'il n'en sera pas de même avec vous. Quoiqu'il en soit, je considère, dès à présent, comme votre esclave et vous appartient au sens le plus complet du mot.

— Qu'en dis-tu ? me demanda « Alger », quand elle m'eut communiqué ces deux lettres.

— Je dis que le courrier de Ginette Sartrou ne manque pas de pittoresque.

— Mais le plus fort, sais-tu quel est le plus fort ? reprit mon interlocutrice ; c'est qu'un brave type que je connais, un homme tout ce qu'il y a de sain, celui-là, un type sans complication, m'a dit, après avoir lu ces bafouilles de cinglés :

« Des anormaux, c'est entendu. Mais des fois, quand on a bu un coup de trop, c'est malheureux à dire, on a de ces idées... »

Les circonstances devaient, à quelque temps de là, sans que j'aie rien tenté pour la rencontrer, me mettre en présence de Georgina, dans un petit restaurant de la rue Caulaincourt fréquenté par des artistes.

Je l'entretenais de son amie Suzy, et sa figure se rembrunissait immédiatement.

— Nous ne nous voyons plus, me dit-elle sèchement.

Et, comme j'insistais :

— Non, mon cher, tenez-le vous pour dit, une fois pour toutes, je n'aime pas les femmes à passions. Si je m'étais jamais doutée... Elle n'acheva pas, un couple étant venu s'installer à la même table que nous.

Ces déséquilibres de l'instinct sexuel, comment la société se défend-elle contre eux ?

Très difficilement, il faut le reconnaître. Ce n'est pas, certes, que la police mondaine, sous la clairvoyante direction de M. LeFebvre, ne fasse le nécessaire pour opérer des descentes de plus en plus nombreuses dans les maisons où ces demi-fous de l'amour trouvent à satisfaire leurs funestes manies.

Mais n'est-elle pas désarmée par la force des choses, le plus souvent ?

En dehors du détournement de mineur, de l'attentat à la pudeur, du délit de coups et blessures, il n'est guère d'intervention qui ne risque de passer pour arbitraire. Puis, il convient de signaler que la répression est particulièrement délicate dans ce domaine. Ces désaxés, il arrive, trop souvent, qu'ils occupent une situation sociale qui force à fermer l'œil sur leurs agissements. Dans un régime d'opinion, la peur du scandale n'est-elle pas la loi ?

Quai des Orfèvres, au deuxième étage de la Police Judiciaire, trois armoires soigneusement fermées à clef témoignent, néanmoins, de l'activité de cette répression. C'est l'Enfer de la Police Mondaine, où se trouvent les objets saisis au cours des descentes.

En dehors des photographies obscènes et de ces ingénieux appareils, de caoutchouc le plus souvent, dont l'usage remonte à la plus haute antiquité, on y voit figurer de ces instruments paraissaient, jusqu'ici, détenir le monopole. La pièce la plus importante en est une sorte d'appareil en bois, analogue à celui appelé « travail » et dont se servent les maréchaux ferrants pour assujettir les chevaux et les bœufs dans différentes attitudes. L'appareil, muni d'un dispositif de poulies et d'entraves, était méticuleusement conçu pour que celui qui l'utilisait pût, sans le secours de personne, y emprisonner ses membres et les soumettre aux souffrances indispensables à l'assouvissement de son désir.

Des courroies encore imprégnées de sang montraient jusqu'à quel point parvenait l'égarement de ce déséquilibré. C'était, paraît-il, dans la vie courante, un ingénieur estimé de ses chefs et qui, en dehors

de son vice, semblait tout à fait normal. Il avait réalisé, lui-même, cet appareil compliqué et fut surpris et photographié au moment où il en faisait usage. Peut-être fut-il ainsi sauvé de cet accident où devait lui succéder sa vie, rue Vaneau, un de ses émules en masochisme, rédacteur dans un ministère, et qu'on trouva pendu, par mégarde.

A côté de cette pièce du Musée des Horreurs figure tout un arsenal d'instruments de torture, dont certains soigneusement nickelés, ainsi que des poucettes et une poire d'angoisse rappelant les aberrations raffinées d'un Torquemada.

Ces demi-fous, il suffit d'un rien pour qu'ils glissent sur la pente savonneuse du crime. Ils sont semblables. On se souvient de la déclaration que fit un jour à *Délective* le docteur Toulouse, créateur du centre de psychiatrie et de prophylaxie mentale à l'hôpital Henri Rousselle. Elles peuvent se résumer, en substance, à ceci :

— Par suite de préjugés moraux périmés, de l'hygiène sexuelle est soustraite à des études méthodiques.

« J'ai voulu constituer un centre de sexologie pourvu de tous les moyens d'observation. Il ne m'a pas été donné de pouvoir le faire aboutir.

« La France est sur ce point — et j'ai peine à être forcé de le reconnaître — très en retard sur les pays anglo-saxons, et il existe déjà, permettant de caractériser les troubles et les dépravations sexuelles,

« Il existe des centres de prophylaxie pour les tuberculeux et les cancéreux, il n'en existe pas pour les psychopathes sexuels qui sont très nombreux chez nous et c'est là une grave erreur. Peut-être, s'ils existaient, les malades auraient-ils l'idée de s'y rendre, peut-être les parents et les amis, témoins de leur déséquilibre, les y conduiraient-ils...

« N'oublions pas que la médecine doit être, avant tout, préventive, surtout en ce qui concerne les maladies mentales.

« Il faut donc créer des centres de sexologie. Il est ensuite nécessaire de prévoir des hôpitaux psychiatriques médico-légaux, où seraient examinés et traités les malades qui se livrent à des actes répréhensibles et expertises insuffisantes... »

Ce souhait exprimé, il y a trois ans, par le docteur Toulouse, se réalise grâce à l'action méthodique d'un homme comme le docteur Pierre Vachet, professeur à l'École de Psychologie, à qui ses intéressants ouvrages sur la vie sexuelle ont valu d'être appelé « le Freud français ». Il met à point, en ce moment, un livre intitulé *la Psychologie du Vice* qui, venant après son *Inquiétude Sexuelle*, traitera la question si controversée de la psychopathie sexuelle et de sa prophylaxie.

Son action chez nous est comparable à celle du docteur Magnus Hirschfeld qui créa à Berlin l'Institut des sciences sexuelles où sont observés et traités les individus atteints de troubles sexuels et où ont lieu des cours et des conférences sur ces questions. Grâce à son initiative, des Congrès Internationaux pour la réforme sexuelle se sont tenus successivement à Copenhague, Londres et Vienne. Ils devaient aboutir à l'organisation de la Ligue mondiale de réforme sexuelle ; le docteur Vachet fut appelé à en présider la section française.

Je suis allé questionner celui-ci touchant les perversions de l'instinct sexuel et le moyen d'y remédier.

— Je suis persuadé, me déclara-t-il, que les naufragés de l'amour peuvent bénéficier d'une éducation et d'une thérapie de l'imagination qu'il appartient aux docteurs spécialisés dans ces questions d'instituer.

« Je m'empresse, néanmoins, de mettre de côté ceux chez qui les troubles de l'impulsion sexuelle sont liés à une lésion organique, tels que les maniaques, tributaires des bains froids prolongés ou du bromure, et les paralytiques généraux ou les tabétiques, justiciables du traitement général de la syphilis.

« Mais la majorité des inquiets, des impuissants, des fourvoyés sont victimes d'une maladie de l'imagination qui remonte à l'âge de l'adolescent, ou se constitue chez l'adulte à la faveur d'une dépression passagère.

« A tous ces malades, le médecin est capable de donner l'assurance qui leur fait défaut ; chez tous il peut détruire progressivement les réflexes pernicieux qui enrayent l'élan naturel de leur sexualité, il peut créer de toutes pièces des habitudes mentales et organiques suffisantes pour les soutenir dans la vie normale de l'amour.

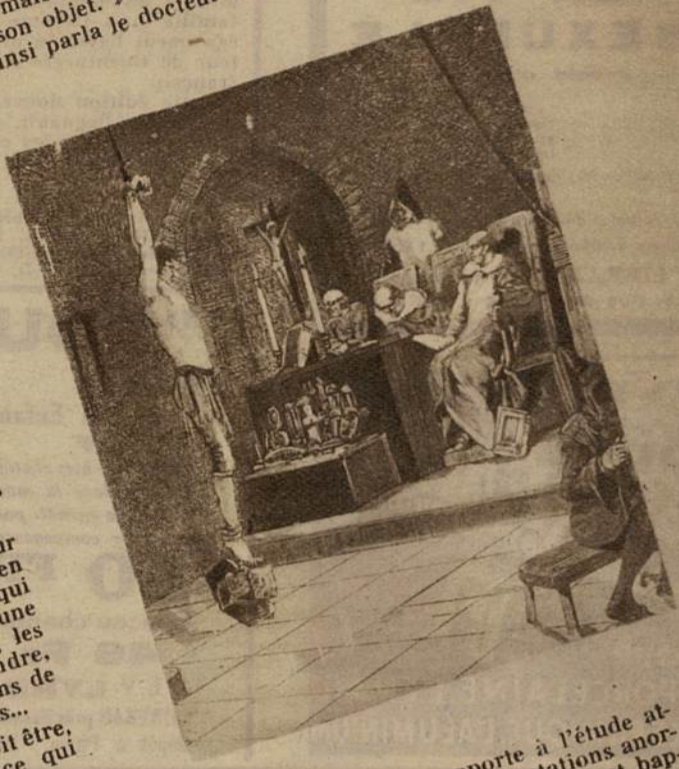
« Il est possible de soumettre les fétichistes, les sadiques et les masochistes à une cure de liquidation morale, lorsque leur perversion est liée à une émotion de l'enfance ; il est aussi possible de les guérir lorsque leur élan naturel de leur sexualité, il peut créer de toutes pièces des habitudes mentales et organiques suffisantes pour les soutenir dans la vie normale de l'amour.

« S'il est possible de rétablir les anormaux de l'amour,

lorsque leur imagination est la première responsable, s'il est souvent recommandable de pousser tel anxieux impuissant ou pervers à prendre son temps et à faire des enfants, il faut être très circonspect dans le discernement des anormaux qui risqueraient d'engendrer des enfants tarés. C'est dans cet esprit que Galton a préconisé l'Eugénisme, c'est-à-dire la sélection officielle des individus les plus aptes à avoir de beaux enfants et la stérilisation des malades incurables, des infirmes, des aliénés, des imbéciles...

« En résumé, et pour ce qui concerne la question qui vous occupe, je ne vois dans la thérapeutique de l'amour qu'un cas particulier de destruction d'un réflexe imprimé. Comme Descartes l'a fortement exprimé, il ne faut pas songer à détruire une telle passion, mais seulement à détruire de changer son objet. »

Ainsi parla le docteur Pierre Vachet, avec



cette pitié virile qu'il apporte à l'étude attentive et à la cure des manifestations anormales de ceux qu'il a si heureusement baptisés « les naufragés de l'amour ».

Jacques DYSSORD.



RAYMOND DE RIENZI

LA FEMME CAPTIVE

Un roman d'amour dans une maison centrale par l'auteur de 'LA FEMME ÉPERDUE'

1 vol. TALLANDIER 12 frs

VIENT DE PARAÎTRE

LA VIE SEXUELLE

Précis d'initiation

« Pour la vérité, contre l'ignorance, pour la santé et le bonheur intime des individus. »

Envoi à domicile en paquet clos contre remboursement... 12 Frs

LIBRAIRIE CRITIQUE
25, Rue de Vanves - PARIS-14'

CURÉMAIL

MARQUE BUHLER

POUR LA PORCELAINES, L'EMAIL LA CÉRAMIQUE, L'ALUMINIUM

Superbe CHEVALIÈRE PLAQUÉE OR 18 carats

PRIX DE RÉCLAME : 10 F.

Envoi contre remboursement.

Si vous désirez un monogramme, indiquez-nous vos initiales, elles seront gravées à la main par un spécialiste. Joignez une bande de papier pour mesure.

Maison ALPHA 3, Cité Tréville, Paris - Serv. 50

UNE SOLUTION AUX DIFFICULTÉS DE LA VIE CONJUGALE

Le Docteur Marchal publie une nouvelle édition de son retentissant ouvrage : La Liberté de la conception (1), qui est l'exposé le plus complet des découvertes récentes : il existe chez la femme vingt jours par mois, où la conception est impossible.

Cette révélation a des répercussions morales et sociales profondes. O. J. de Mero, dans la partie générale, en développe les heureuses conséquences. La préface de Marcelle Auclair montre les bienfaits qu'apporte ce livre à la famille et à l'amour véritable. On y trouve également l'avis du professeur Vignes, du docteur de Guchtneer et de nombreux médecins français.

Cette édition nouvelle comprend une étude du docteur Regnault, sur les plus récents travaux concernant les causes déterminantes des sexes : peut-on avoir à volonté fille ou garçon ?

(1) Chez tous les libraires : 1 vol. : 15 francs. Les Editions Médicis, Service D. E. T., 30, rue de Bellefond, Paris (9^e), l'envoient franco recom. contre remb. de 17 fr. 50.

"COUCOU"

La Joie de vos Enfants

Pendulette bois rustique
Sculpté dans la masse
Réglage garanti par
balancier compensateur

30 FR.

Coucou chantant

46 Fr.

E.V. LYNDA

MORTEAU près Besançon

Dépôt à Paris : 75, rue Latayette



LA POUSSE DES CILS réalisée scientifiquement



Photo Roge.

De beaux yeux ombrés par des cils longs, nombreux, souples et recourbés qui les mettent en valeur, n'est-ce pas là, madame, le principal élément de la beauté de votre visage ?

Pour celui-ci comme pour ceux-là, vous utilisez des fards : crèmes, rouges, poudres, cosmétiques. Mais, quand arrive le moment du repos, alors que vous traitez par des crèmes appropriées votre épiderme débarrassé de vos fards, QUE FAITES-VOUS POUR SOIGNER VOS CILS ? RIEN.

Grâce à NAYIKA, vous pouvez désormais faire bénéficier vos cils de soins particuliers.

Le NAYIKA n'est ni un fard, ni un cosmétique : c'est un produit à base de sucres de plantes, favorisant la pousse des cils par son action vivifiante sur leurs glandes matricielles, rendant prolifiques celles que leur faiblesse laissait stériles et fortifiant également les plus vigoureuses : d'où accroissement tant de la longueur que du nombre des cils.

Les cosmétiques ont tendance en général à abîmer les cils : ils les décolorent, les dessèchent, entraînant même leur chute. Jusqu'à ce jour il n'y avait nul remède à cela.

Mais maintenant, grâce à NAYIKA, vos cils seront plus longs, plus nombreux, plus souples, vos yeux auront encore plus de charme. Vos paupières inégalement quelque peu claires, bénéficieront comme vos paupières supérieures d'une pousse plus active et plus fournie.

En été, la femme voulant brüner, allongée sur le sable, offre son corps aux rayons ardents du soleil ; son épiderme qu'elle a pris soin d'huiler au préalable ne craint rien, mais il n'en est pas de même pour les cils qui rien ne protège. Soumis à l'action combinée de l'eau de mer qui les attaque et du soleil qui les dessèche, ils perdent leur souplesse, deviennent cassants et finissent par tomber. En ayant soin de mettre un peu de NAYIKA avant le bain de soleil, la femme avisée évitera tous ces inconvénients. Le NAYIKA a, en outre, l'avantage d'atténuer considérablement l'irritation des yeux provoquée par le chlore des piscines ou le sel de l'eau de mer.

Prix du flacon : 18 francs

Pour toutes commandes, écrire aux Laboratoires NAYIKA, service D. 4, rue Paul-Dupuy, Paris (16^e).

Livraison à domicile dans PARIS sur simple coup de téléphone à

ÉCOLE INTERNATIONALE DE DÉTECTIVES ET DE REPORTERS SPÉCIALISÉS (Cours par correspondance) Brochure gratuite sur demande 34, rue La Bruyère (IX^e) - Trinité 85-18

Pour la Publicité dans DÉTECTIVE

S'adresser à H. DELLONG 1, Rue Lord-Byron Balzac 33-91

CONCOURS 1935

Secrétaire près les Commissariats de POLICE à PARIS

Pas de diplôme exigé. Age 21 à 30 ans. Accessibilité au grade de Commissaire. Ecrire : Ecole Spéciale d'Administration, 28, Bd des Invalides, Paris-7^e.

CONSULTEZ Mme Thérèse Girard, voyante, célèbre par ses prédictions et ses conseils, médaillée, diplômée, 78, av. des Ternes, Paris, 1 à 7 h. sam. et dim.

25 FRs le CENT adre. à copier main et gr. 8. Corr. sans frais. Modèle trav. grat. Ecrire etabl. SPIREX, R. P., 414, rue du Louvre, Paris.

Vente directe du fabricant aux particuliers - franco de douane

Fr. 37.- Fr. 60.-

franchir lettres 1.50 cartes post. 0.30

100.000 clients par an - 30.000 lettres de remerciements Demandez de suite notre catalogue français gratuit.

MEINEL & HEROLD, Markhausen 509 (Tch.-Slov.)

FAITS DIVERS

L'AVENTURIÈRE

Bordeaux (de notre correspondant particulier).

On sait que, le 20 août dernier, deux jeunes espions allemands, Louis Altmeyer et Jean Hussinger, furent arrêtés à la frontière, au moment où ils regagnaient l'Allemagne en motocyclette. Ils portaient sur eux ou avec eux, outre de fausses cartes de presse, des lampes électriques à feux multiples, un appareil photographique à téléobjectif et un singulier stylo plume projetant un produit stupéfiant, capable d'endormir pendant plus d'une heure tout témoin indiscret...

Mais ce qui intriguait surtout les policiers, dans la « fouille » des deux espions, fut un papier froissé portant les noms d'un couple français : l'ex-adjutant Credlig,



Le regard fascinateur, France avait un ascendant terrible sur ses complices.

remarquer. Il tenait la tête bien haute, pour tâcher de se montrer parfaitement assuré. Mais ses joues empourprées trahissaient son émoi, combat intérieur qui faisait refluer le sang à l'épiderme.

— Vous connaissez France Labatut, insista péremptoirement un des enquêteurs.

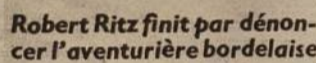
Robert Ritz finit par murmurer, dans un soupir :

— Elle « travaillait » avec moi...

On avait compris !

Mais Ross et Ritz, pour le moment, s'obstinèrent à ne pas en dire davantage. Plutôt, ils détournèrent le sujet de l'interrogatoire en citant le nom d'un nouveau personnage, sujet hongrois, Ericos Fereira :

— Cherchez-le à Bordeaux, annoncèrent les espions : vous le trouverez...



Robert Ritz finit par dénoncer l'aventurière bordelaise

de la garnison de Metz, et sa femme, originaire de Bordeaux, France Labatut.

On se mit en quête du ménage suspect. On investiga dans les milieux militaires messins auxquels Credlig avait appartenu. Mais l'ancien adjudant et sa femme « voyageaient ». On ne pouvait leur mettre la main dessus.

Le 18 octobre, deux autres espions furent arrêtés : un architecte messin, nommé Ross ; et un ancien attaché du gouvernement de la Sarre, Robert Ritz. On les interrogea sur leurs devanciers, ceux qui avaient été arrêtés en août, Altmeyer et Hussinger. Ils avouèrent que ces deux derniers avaient été leurs partenaires en divers exploits d'espionnage.

— Alors ! poursuivirent les enquêteurs, vous connaissez également Credlig et France Labatut, qui étaient en rapport avec vos complices ?

— Oui ! répondit Ross : Altmeyer et Hussinger travaillaient avec l'adjutant.

— Et France ?

Les deux hommes se turent un moment. Ross, la paupière baissée, coulait un regard « indicateur » à l'adresse de Robert Ritz. Celui-ci feignait de ne point le

quand j'étais steward sur les paquebots de la ligne d'Angleterre, puis sur les beaux avions d'Air-France, reliant Paris à Londres, dont elle appréciait le confort et la parfaite sécurité. Un jour, elle daigna me demander pourquoi je changeais si souvent de compagnie de transport : « Parce que, lui répondis-je, je ne trouve pas de place stable ».

Alors, elle me proposa une place de chauffeur que je m'empressais d'accepter.

Ericos avait obtenu un emploi bien étrange ! Tout d'abord, au lieu de se voir confier le volant d'une voiture, il fut emmené par avion à Londres où, chargé d'un volumineux paquet, il se rendit au Claridge-Hôtel, auprès du complice de sa patronne, Robert Ritz.

— Ce paquet, précisa le



Dans l'affaire, Ericos Fereira n'était qu'un comparse.

Hongrois, puait si fort le soufre que je ne pus me tenir de le tâter, puis de l'ouvrir. Il contenait des boîtes portant des étiquettes ainsi libellées : Substance vénéneuse ; arsénieux ; toxique.

La commission effectuée, on reprit l'avion. Au débarquement sur l'aérodrome de Mérignac, un homme attendait : le mari, l'adjutant Credlig. On loua une voiture et Ericos conduisit le couple à Rochefort, puis à la Rochelle où, durant treize jours, Credlig prit des photos qui, comme par hasard, étaient celles de batteries camouflées et de réserves de munitions. L'autorité militaire s'émut. Et il fallut déguerpir.

Cette fois, Ericos avait compris que son rôle de chauffeur de la belle France Labatut n'était pas de tout repos ! Il demanda son congé, reparti pour Londres ; puis revint. C'est alors qu'il fut arrêté, car l'argent qu'il avait reçu en salaire n'était que fausse monnaie.

— Encore heureux, remarqua-t-il, que je m'en sois sorti à ce compte-là : car les espions ont l'habitude de régler autrement le compte de ceux qui les lâchent.

A quelques jours de l'interrogatoire du Hongrois, France Labatut fut arrêtée.

Mais, encore qu'il ait failli se perdre pour l'avoir trop bien servie, Ericos déplore cet épilogue des exploits de sa patronne.

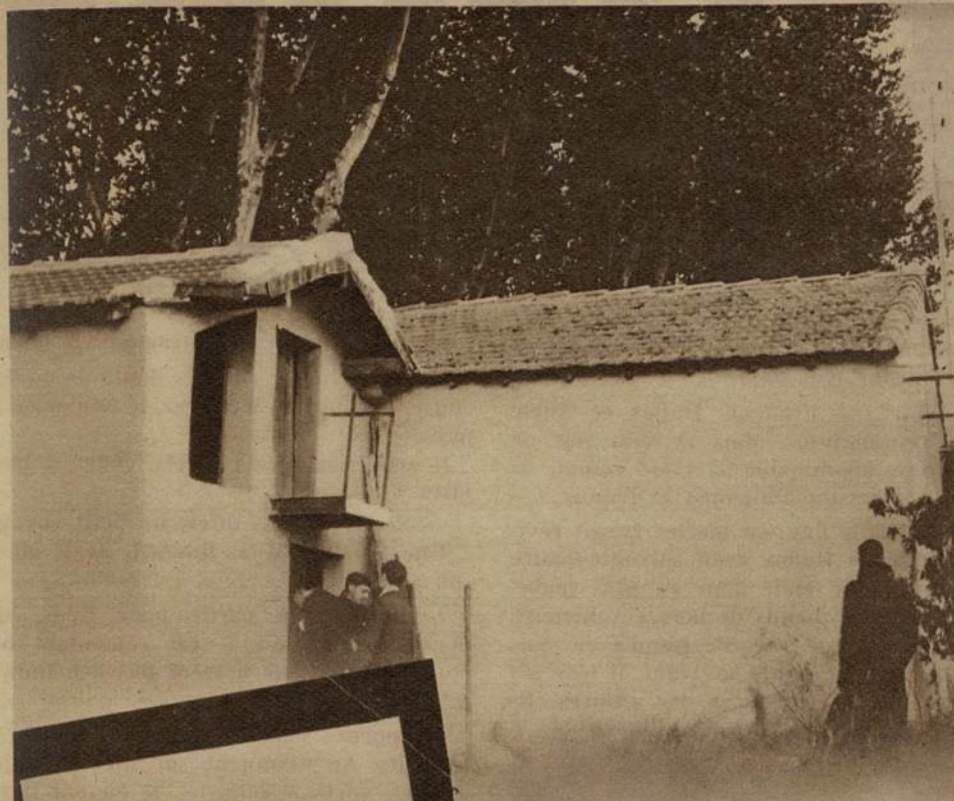
— Hélas ! dit-il, elle a vécu beaucoup d'aventures. Mais, comme pas mal d'autres pauvres types, j'en ai rêvé une bien belle auprès d'elle...

René BONNET.

Les « colis » qu'Ericos transportait par avion de Paris à Londres n'étaient autres que des flacons de drogue.



LA BASTIDE ENSANGLANTÉE



la route, une belle fille, fraîche et timide, et jolie comme savent l'être les paysannes provençales.

Cette jeunesse et cette fraîcheur le tentèrent : il sut parler à la jeune fille, lui plaire par ses manières cauteleuses et ses promesses.

— Où habites-tu ?
— Là-bas, au bout du champ, après la maison de Guintelli.

— Tu es la femme que j'ai rêvée, lui dit sans plus d'enquête le séducteur au teint mat. Nous nous marierons...

Il revint souvent. Il pénétra chez le père Jauffret, que sa fille avait mis au courant de ses projets. Chez ce brave homme dont il était facile d'évaluer tout de suite l'honnêteté fondrière, Venture Mariani savait se faire doux, poli, aimable : le loup déguisé en agneau.

L'autre soir, à la tombée de la nuit, le père Jauffret se rendit chez Jean Guintelli, son voisin.

— Voilà, lui dit-il. Tu sais que je vais ma-

Satisfait d'avoir accompli cette formalité, mais pas assez rassuré, Jean Guintelli fit un détour et passa chez un armurier à qui il acheta un revolver du même modèle que celui qu'on lui avait volé. Puis il reprit le chemin des Basses-Vougnès, démoralisé par cet incident qu'il n'aurait jamais pu prévoir dans le train-train de sa petite vie.

En cours de route, le hasard lui fait rencontrer le père Jauffret. Il n'y peut tenir.

— Comment, lui dit-il, tu m'empruntes de l'argent et tu me fais dévaliser par ton gendre ? Allez vous faire pendre tous !

Le père Jauffret ne comprend rien à ces reproches. Il interroge, il proteste. Jean Guintelli, qui voit juste maintenant, le met au courant.

— Le mariage ne se fera pas ! jure le père Jauffret. Je ne donnerai pas ma fille à un voyou !

Et il retourne chez lui. Précisément, Venture Mariani se trouve dans sa maison. Il se rase tranquillement, tandis que sa fiancée l'admire. Le père Jauffret lui lance en pleine face :

— Voleur ! Tu es allé cambrioler chez mon ami Guintelli ! Va-t-en ! Je te chasse !...

Venture Mariani ne répond pas. Il est « brûlé » une fois de plus, à la veille de commettre le pire des abus de confiance. Il s'en va, les mâchoires serrées, sans même regarder sa fiancée qui sanglote. Mais, dès cet instant, l'idée du crime est en lui...

Il rôdera toute la journée autour de la bastide de Guintelli, la claire bastide aux volets peints en bleu éclatant. La fillette d'un fermier voisin, M. Stuani, l'apercevait, embusqué derrière un massif de bambous.

Pendant ce temps, Guintelli, qu'un pressentiment agite, raconte son inquiétude à ses amis. La nuit va tomber.

avaient la curiosité de pousser la porte de la maisonnette, et découvraient le cadavre du vieux fermier, déjà rigide.

Où se cache l'assassin ? Peut-être à Marseille, où ce soupçon vaut à certaines rues les surprises de rafles incessantes ; mais, plus probablement, à Toulon, où Mariani a gardé des relations. L'imbécile s'est trahi en voulant égarer la police. D'un bar des Remparts, il a écrit à sa fiancée une lettre, effrontément datée d'Avignon. Il dit :

« Chérie. On m'a chassé de chez toi. Je ne peux pas surmonter un tel affront. Longue a été ma révolte et, ne pouvant prendre d'autre décision, j'ai résolu de mettre fin à mes jours. Je me jeterai tout à l'heure dans le Rhône que je vois couler devant moi. Ces lignes apporteront avec elles le mystère de ma dispa-



Trois balles en pleine tête abattent Guintelli sur le seuil de son mas.

riton et les échos de ces rives résonneront des mots que j'ai prononcés les derniers : je t'aime... »

La lettre a beau être datée d'Avignon, le timbre de la poste indique bien qu'elle a été envoyée de Toulon. D'ailleurs, un agent de la police toulonnaise, faisant une ronde l'autre nuit, alors que l'assassin de Guintelli n'était pas encore identifié, a réveillé, vers trois heures du matin, un homme qui dormait sur un banc et lui a demandé ses papiers. L'homme s'appelait Venture Mariani.

Evidemment, il cherche à fuir vers la Corse ; mais, démuné d'argent, il erre, espérant on ne sait quel miracle qui l'arracherait aux griffes du commissaire Guibal, de la Brigade mobile, le plus redoutable déchiffreur d'énigmes du Littoral.

Jean CASTELLANO.

Paresseux, mais beau parleur, Venture Mariani aimait à jouer les don Juan.



Malgré l'automne éclatant, la bastide (en haut) se couvrait d'une atmosphère funèbre.

Salon (de notre envoyé spécial).

EST dans un coin de cette admirable et fraîche campagne provençale, aux portes de Salon, que s'ouvre l'immense et mystérieuse Crau... Un paysage où les mas et les bastides, flanqués de cyprès effilés, ont une douceur florentine... Les cigales de l'été se sont tuées et, seul, le bruissement des massifs de cannes et de bambous secoués par le mistral entoure les fermes de la campagne déserte.

A cinq cents mètres du passage à niveau de Luriau, sur la route de Salon à Pélissanne, adossée au bord de la route, une petite bastide commande un lopin de terre planté de vignes et d'arbres fruitiers. C'est tout ce que possède au soleil un brave homme, d'origine italienne, qui acquit sur le front, pendant la guerre, la nationalité française : Jean Guin-



Par son labeur et son économie, Guintelli avait, sou à sou, amassé une fortune.

telli. Il est célibataire, d'humeur assez taciturne pour avoir longtemps, dans sa jeunesse, gardé les troupeaux dans les Alpes.

Comment, dans ce coin perdu de la campagne, si loin de Salon, le destin a-t-il voulu qu'un mauvais garçon de vingt-trois ans, Venture Mariani, vienne errer où il n'avait que faire ?

Venture Mariani, né à Corbara (Corse), après une jeunesse agitée qui l'envoya servir aux Bat' d'AF, avait tenté sans succès de se faire une carrière dans le « milieu », à Toulon. D'humeur vagabonde, criblé de dettes, ne quittant un hôtel que lorsqu'il avait épuisé tout crédit, pour élire domicile ailleurs d'où la note impayée le faisait fuir encore, Venture Mariani vivait chichement d'expéditions mesquines à Salon, où sa famille s'était fixée. Mécanicien d'occasion, il avait, à Toulon, tenté sans succès d'entrer dans la police, comme si un Mariani félon ne suffisait pas déjà à salir ce corps d'élite. Malgré cela, il mettait une certaine recherche dans sa mise, et, beau garçon, au visage brun un peu dur et inquiet, aux cheveux lisses et brillants, il jouait volontiers au don Juan. A Salon, bien sûr, il était « grillé » depuis longtemps.

Mais, d'où lui vint l'idée d'aller chercher fortune sur la grand-route, du côté des Basses-Vougnès, le quartier où habitait Jean Guintelli ? Par là, au hasard d'une promenade, il rencontra, un jour, dans les prés qui bordent



Toute la petite ville de Salon tint à honorer le souvenir de la victime.

rier ma fille avec Mariani. Je veux lui offrir, à cette occasion, une belle chambre à coucher. Tu devrais me prêter un peu d'argent.

— Combien ? fit Guintelli.

— 1.200 francs.

— Ça va ! Tu les auras demain. J'ai un mandat de 400 francs des Ponts et Chaussées. J'irai retirer 800 francs à la Caisse d'Épargne. Ça fera l'affaire.

Et, le lendemain, Jean Guintelli s'en alla à pied jusqu'à « la ville », comme il disait, à Salon, pour prélever 800 francs sur ses économies. Comme il n'avait pas l'habitude de traîner dans les bistrottes ou dans les rues, il était de retour aux Basses-Vougnès, moins de deux heures plus tard. Il rentra par un bout de sa propriété et ses pas dans la terre molle ne faisaient aucun bruit. Il glissa la clé dans sa porte, ouvrit. D'emblée, il pénétra dans l'unique pièce du rez-de-chaussée, qui lui servait de chambre à coucher et de cuisine. Un homme se trouvait là, un homme paralysé par la surprise et par la peur : Mariani ! Il se tenait, pâle, près d'une ouverture faite dans la cloison qui sépare la pièce d'un hangar construit sur le côté de la bastide et par où il avait évidemment pénétré.

— Qu'est-ce que tu fais là ? interrogea Jean Guintelli, qui ne pouvait se méprendre.

— Ça va ! Ferme-la ! répondit Venture Mariani, résolu à tout. Je m'en vais. Mais que jamais on ne sache rien de tout ça, ou je te brûle !... Tu as bien compris : je te descends comme un chien !...

Et, sans plus d'explication, le cambrioleur disparut.

En faisant l'inventaire, Jean Guintelli s'aperçut que le voleur avait emporté 35 francs déposés dans un tiroir et un revolver. Décidé peut-être à dénoncer Mariani, le journalier reprit la route de Salon et, directement, alla vers la gendarmerie. Mais, en cours de route, il avait réfléchi. Par bonté ou par crainte des menaces qu'il avait entendues, il ne désigna pas le cambrioleur et se contenta de dicter au gendarme de service une plainte contre inconnu.

— Vous n'avez aucun soupçon ? interrogea le brigadier arrivé au bas de la page noircie du récit de Guintelli.

— Aucun soupçon ! répondit celui-ci.

— Bon ! ajouta le gendarme : nous irons enquêter chez vous demain matin à la première heure.

LE MEURTRE



Qu'il donc a encore tué, à cette frontière de la Somme et de l'Artois, devenue depuis quelques années une contrée hallucinée ? Qui donc a tué à Achicourt, comme on avait tué à Pommier, comme on avait assassiné à l'Arbret ?...

En cinq ans, dans un territoire à peine plus étendu qu'un canton, trois crimes analogues, trois meurtres que l'on dirait accomplis par un même inconnu, un criminel fantôme dont la trace, chaque fois, paraît se perdre, jusqu'à ce qu'il revienne hanter les jours, les nuits, surtout les nuits ! des villageois !

En vérité, l'esprit chavire devant pareille accumulation de meurtres semblables, également inexplicables, et qui revêtent le même caractère. Là-bas, en Artois, on tremble. A peine ose-t-on s'interroger de hameau en hameau, de maison en maison. Bien des hommes ont sorti des fusils rouillés de leur remise. Il ne fait pas bon révéler un visage inconnu dès la nuit pleine. Les portes sont fermées. Les voix se font menaçantes. La peur, dès la nuit, étend partout son ombre redoutable. Je n'exagère rien. On croirait revivre une antique légende pour enfants apeurés. On redoute, dans le pays d'Artois, le fantôme qui tue les hommes, les enfants et les femmes, qui tue les vieux, surtout les vieux...

L'autre mois, il s'en prit à Zulma Delporte et à Céline Demailly, au hameau du Pommier : deux vieilles femmes. Maintenant, il vient d'abattre François Duflos et Adèle Péru, sa femme, deux sexagénaires aussi, qui, dans la paix de leur village, attendaient tranquillement la mort, mais non pas la mort horrible que le criminel fantôme apporte toujours en Artois, mais la douce, la reposante paix des vieillards !... Il faut voir, pour être impressionné comme

je le fus, le pays où il a répandu le sang. Achicourt est sur la route de Wailly, à quelques kilomètres d'Arras, comme le hameau du Pommier. C'est un petit village dans la plaine crayeuse, un groupe sombre de maisons que la pluie patine huit mois par an, un groupe sombre que domine, quand la brume n'est pas trop dense, l'orgueilleux beffroi d'Arras.

J'y arrivais sous la pluie, par des chemins que la boue commence à détrempier pour de longs jours. Le facteur du pays, Caron, que j'ai bien appris à connaître depuis le temps que rôde le criminel fantôme, me conduisait. Une sorte d'hallucination paraissait gagner cet homme simple. Il commença par me dire qu'il y avait *tout juste un mois* que le fantôme avait tué Zulma Delporte et Céline Demailly.

Il me disait cela, en me désignant une petite maison enfoncée sous la verdure, et dont la barrière paraissait fraîchement peinte : *la nouvelle maison de la mort*. On aurait dit que la peur lui donnait froid jusqu'aux os. Il parlait bas, comme tous les villageois qui, bientôt, nous entourèrent. On aurait dit qu'ils redoutaient que la Mort ou le terrible et mystérieux messenger de la Mort les entendit.

— Qu'il ne revienne pas ! cria un villageois en désignant sa maison pattue, sa jolie « cense » aux volets clos. J'ai mon fusil près de mon lit. Et, partout, les vieux fusils de chasse partiraient facilement tout seuls...

A quelques pas de nous, deux cadavres donnaient un sens à la terrible menace. Que craignait-on ? Comme à l'Arbret, comme à Pommier, il me sembla que les paysans

maintenant, s'attendent à tout, craignent tout, et même leur ombre...

— Avoir tué François Duflos et Adèle Péru ! reprenait-on. Mais il n'est pas de crime plus abominable !... C'est comme si on avait assassiné Philémon et Baucis...

Sous la pluie fine, on me les faisait revivre : François Duflos avait soixante-quatre ans ; sa femme était d'un an plus jeune. Tous deux, marchands de bois à Achicourt, avaient beaucoup travaillé jusqu'à ce que, leur soixantième année arrivant, il leur eût été possible de se retirer des affaires. Ils



Mme Duflos, dont le cadavre fut trouvé dans la petite cour de la « cense » (à gauche).

avaient réussi à se faire construire une maison, route de Wailly, à l'écart du village. Une discrète aisance était installée à leur foyer. Adèle Péru appelait « papa » François Duflos, son mari. Et François disait « maman » à Adèle, sa femme. Il n'eût rien manqué à leur bonheur, s'ils n'avaient perdu un fils à la guerre.

— Oublie, maman ! suppliait parfois François, s'adressant à Adèle. Oublie, puisque, à nous deux, nous pouvons retrouver un peu de bonheur...

Adèle soupirait. Pouvait-elle encore être heureuse, puisqu'elle avait perdu sa grande raison de vivre ? Mais il fallait bien sourire à son compagnon de toujours, le solide François de sa vieillesse. Elle souriait.

Mais l'âge leur apportait les infirmités des vieux. François, frappé d'une sorte d'hémiplégie, marchait difficilement. Ils rétrécissaient leur univers au jardin, à la basse-cour, au bourg où François et Adèle se rendaient parfois, s'aidant l'un l'autre, le dos courbé.

Voilà les proies que le criminel fantôme avait choisies ! Deux bons vieux, deux ancêtres émouvants ! On se racontait les cir-

constances de leur mort tragique, le crime...

— Vendredi, je me suis douté de quelque chose, murmurait M. Dayez, le boulanger du pays.

Il avait cogné aux volets, cogné à la remise.

— Se seraient-ils offert un petit voyage ? Une voisine, Mme Roussel, avait été de son avis.

— Ils ont dû partir pour Lens, chez la sœur d'Adèle ! Il est cependant bien étonnant qu'ils ne m'aient pas demandé de m'occuper de leurs bêtes.

La journée s'écoula. La nuit s'étendit sur les toits. Au dimanche suivant — un jour et demi après le crime — le facteur Caron, mon guide, s' alarma.

— D'habitude, ils me préviennent huit jours à l'avance de leurs voyages. Ça me fait peur !...

Il s'entretenait avec le fermier Roussel. Et leur cœur à tous deux battait, battait...

Roussel alla chercher chez lui une échelle. Il la posa contre le mur des Duflos.

— Monte, Caron ! fit Roussel. Ils auront moins peur, s'ils sont là...

Caron monta à l'échelle, et Roussel le vit pâlir. Maintenant, Caron, livide, criait, perdant le souffle :

— Adèle est dans la cour, étendue... Elle est étendue dans du sang. Roussel, il y a du sang partout !...

Ils coururent tous deux au bourg, criant comme s'ils avaient perdu la tête.

— Il y a du sang chez les Duflos, du sang



Jamais le coquet Hôtel de Ville d'Achicourt n'avait eu à connaître drame aussi tragique.

comme au Pommier, comme à l'Arbret, du sang...

C'était justement à l'heure de l'église, à l'heure où les paysannes, de noir gantées, tiennent, serré contre leur poitrine, leur livre d'heures. L'église fut désertée, ce jour-là. Dix paysans solides se hâtèrent de forcer la porte d'entrée avec des timons et des pieux.

Ils reculèrent... Dans la cour, au seuil de la maison, dans la maison, la mort montrait partout son visage sanglant. On avait tué avec une sauvagerie inouïe : la camarade inscrivait son auréole rouge sur les dalles, sur la porte, sur les murs. Un petit chat,



L'émotion est grande dans la région, car on se souvient des victimes de Pommier.



Dès que les cercueils des malheureux eurent été conduits au cimetière par tout le village d'Achicourt, le maire du pays (ci-contre) exhorta la population au calme

MURRIER FANTÔME

oublie, affamé, poussa un miaulement plaintif ; il se pelotonnait dans le foyer, comme si la terreur l'habitait aussi. On aperçut le cadavre de François Duflos. Il avait eu la tête fracassée, et il en sortait encore une bouillie noirâtre ; il avait dû implorer le criminel fantôme ; sa main demeurait dressée dans un geste d'ultime supplication. Le misérable assassin avait abandonné, à côté du cadavre, l'arme du crime : un bâton encore rougi par le sang.

Les gendarmes, puis le médecin légiste d'Arras, se penchèrent sur la dépouille des deux pauvres vieux.

— Ils ont été tués à coups de gourdin ! dit le docteur Leroy. Le vieux Duflos dut être tiré de son sommeil par le meurtrier. Voyez : il n'a qu'un pantalon sur sa chemise ; il n'a pas eu le temps de mettre sa veste...

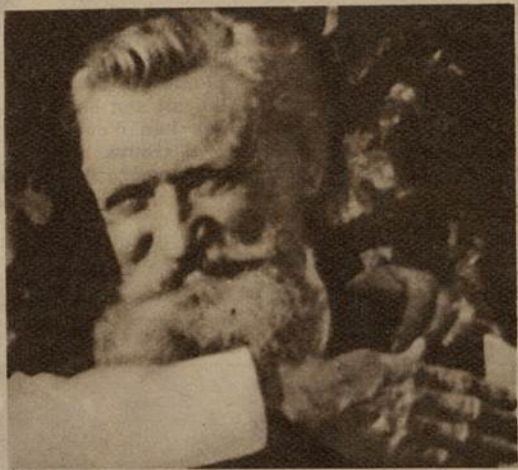
Le médecin se pencha, examina la tête noueuse du gourdin ensanglanté.

— Comme à Pommier, murmura le praticien. Mais, ici, l'assassin ne s'est pas contenté d'un seul bâton. Il a utilisé son propre gourdin.

On laissa le vieillard pour aller voir la vieille. Pauvre Adèle ! Elle était tombée dans la cour, sur le chemin de son jardin. Ses jambes nues pendaient sur un tas de fumier. Comme elle avait dû avoir peur ! Ses bras étaient repliés sur son visage, comme si elle avait essayé de ne pas voir la mort.

Et, comme à Pommier, le criminel fantôme, par une pudeur — ou une terreur — inexplicable, avait recouvert d'un suaire ses

sac de grains dans ses mains, venait de donner à ses bêtes leur nourriture quotidienne. Le monstre, déjà entré dans la maison, se cachait contre le poulailler. Il se dressa ; il apparut, son gourdin à la main, devant Adèle, épouvantée. Adèle ne tomba pas. La vieille femme était résistante. Elle courut vers sa maison, la maison où dormait François ; elle courut vers son protecteur, vers son refuge. Le monstre la poursuivit dans l'aube brumeuse. Elle s'enfuyait aussi rapidement que cela lui était possible. Même, elle avait lâché ses sabots. Le mons-



Le "papa" Duflos, allant au secours de sa femme, fut assommé dans la cuisine (à droite).

tre la rattrapa, et ce fut la fin. Adèle cria, mais on ne pouvait l'entendre du bourg. Seul, François perçut ses cris, les cris de sa chère « maman », comme il disait. Il crut que, brusquement, elle venait d'être prise d'un malaise. Malgré la maladie, malgré l'âge, il sauta du lit, il se couvrit d'un pantalon. Mais l'assassin, plus vif que lui, arrivait. Attaqué tout près de son lit, il ne fut même pas possible à François Duflos de penser à s'enfuir. Un premier coup lui fracassa le crâne ; un autre coup l'acheva, interrompit ses râles. Insensible à la vision affreuse, l'assassin enjamba le cadavre. Il lui restait à fouiller la maison où il était, maintenant, le seul vivant. Bientôt, il jeta bas tiroirs et meubles. Il ne trouvait pas grand-chose ; un sac à main peu garni, un peu de monnaie dans un tiroir. La peur le prit-elle aussi ? Il gagna rapidement le poulailler, enjamba une haie, se retrouva sur la route. Il disparaissait comme, au Pommier, il avait disparu. Mais malheur au paysan qui, par ce matin rouge, l'eût rencontré, l'eût questionné sur la route !...

Voilà ce que se disaient entre eux le médecin légiste, les gendarmes. Voilà ce qu'ils répétèrent au commissaire - divisionnaire Fressard, chef de la Brigade mobile de Lille, et à M. Dubois, son commissaire, lorsque, dans l'après-midi du dimanche, ils arrivèrent à Achicourt.

— Ceci n'est que la suite d'une même enquête ! murmura M. Fressard.

Il pensait au drame de l'Arbret, qui lui a déjà coûté tant d'efforts. Il pensait au drame de Rouvroy, le double meurtre de Zulma Delporte et de Céline Demailly, sur lequel il a lancé ses meilleurs policiers...

Trois crimes pareils, tous signés, semblait-il, par le même assassin.

— Nous débarrassera-t-on des étrangers qui viennent pour nous tuer ? bougonna un paysan ; nous débarrassera-t-on des maraudeurs ?...

— Un étranger ? Peut-être, répliqua, pen-

sif, M. Fressard. Un maraudeur ? J'en doute ! C'est d'un monstre qu'il faudra vous débarrasser, braves gens !...

Plusieurs paysans baissèrent la tête. Ils parlaient entre eux. Les interrogeait-on sur



ce qu'ils se disaient bouche contre bouche, oreille contre oreille ? Ils se taisaient brusquement. Quelques soupçons qu'ils eussent contre un monstre qu'ils redoutent, à qui ils donnent un nom, ils gardaient à l'égard des gens de la ville, des policiers, des juges, des gendarmes, une méfiance instinctive. Craignaient-ils donc que le monstre fût au milieu d'eux, les entendit, se vengeât ? Leur volonté de silence et de réticence était telle qu'ils se dispersèrent rapidement, rentrèrent chez eux, laissant les policiers dans la maison aux cadavres.

Un seul habitant du pays brava la peur générale : le garde Goffart. Tant que le jour dura, jusqu'au moment où les parents des Duflos arrivèrent, il monta silencieusement une garde vigilante devant la porte aux deux battants du dernier asile de François Duflos et d'Adèle Péru, la vieille porte tachée de sang...

...Tout à l'heure, on a apporté deux cercueils, taillés, eût-on dit, dans le même bois ; deux cercueils semblables, pareillement vernis, et, dans la salle à manger, orgueil d'Adèle Péru, on a enseveli les deux vieux. Ils dormaient côte à côte, dans la mort, sous le même drap noir ; dans la calme pièce par eux décorée, et où ils se sont tendrement aimés.

Un long cortège s'est formé. Un prêtre a dit les prières rituelles devant des vieilles femmes agenouillées. Le cortège a suivi les étroites ruelles du vieux quartier de

Achicourt. Et, ce matin-là, les maraîchères d'Achicourt, au lieu de s'en aller comme d'habitude au marché d'Arras, ont abandonné l'odorante moisson de leurs jardins.

Tout Achicourt a suivi, pour la dernière fois, les deux bons vieux.

Mais il faut rassurer les paysans apeurés, alarmés. Le maire d'Achicourt va ensuite de porte en porte, exhortant chacun au calme. Il désigne à chacun des silhouettes rassurantes : les policiers, les gendarmes qui, depuis dimanche, font des battues dans le pays.

On court d'abord au plus pressé : on recherche tous les vagabonds, tous les chemineaux des alentours. Des bijoux ont disparu de la maison des Duflos. Les hasards d'une fouille audacieuse feront-ils retrouver un de ces bijoux ?

La fermière Roussel a indiqué aux policiers une piste.

— L'autre jour, Adèle Péru a dû chasser un vagabond. Elle a solidement assuré la chaîne qui barre sa porte. L'homme qu'elle chassait lui tendit le poing, la menaça. Est-ce le criminel fantôme ?

Le glas de la miséricorde bourdonne sous le clocher de la chapelle d'Achicourt. Il m'a semblé qu'on l'entendait de très loin, dans l'Artois halluciné. Il racontait la terrible, la nouvelle, la dernière apparition d'un fantôme qui, en cinq ans, a jalonné de sept cadavres sa route mystérieuse...

André CARTON.



Sitôt le double crime découvert par Caron et Roussel, les gendarmes furent prévenus.

victimés : il leur avait caché la tête sous une serpillière.

On souleva le suaire qui recouvrait la face ridée de la vieille Adèle. L'assassin s'était acharné sur le visage ratatiné, lui ôtant toute apparence humaine ; il s'était acharné sur les cheveux blancs. L'observation du médecin légiste était juste. Le monstre n'avait pas tué les deux vieux avec le même bâton. On retrouva, à côté du cadavre d'Adèle Péru, l'autre gourdin sanglant...

Dès ce moment, il était commode de reconstituer les circonstances du crime. L'assassin entra chez les Duflos samedi au petit jour. Il pouvait être sept heures. Adèle, un



C'est devant cette porte que la fermière fut assaillie lâchement par le meurtrier fantôme.

Au cours de l'enquête faite à Achicourt, l'arme du crime fut longuement examinée.



MACHINES DE MORT



II. - L'AVION (1)

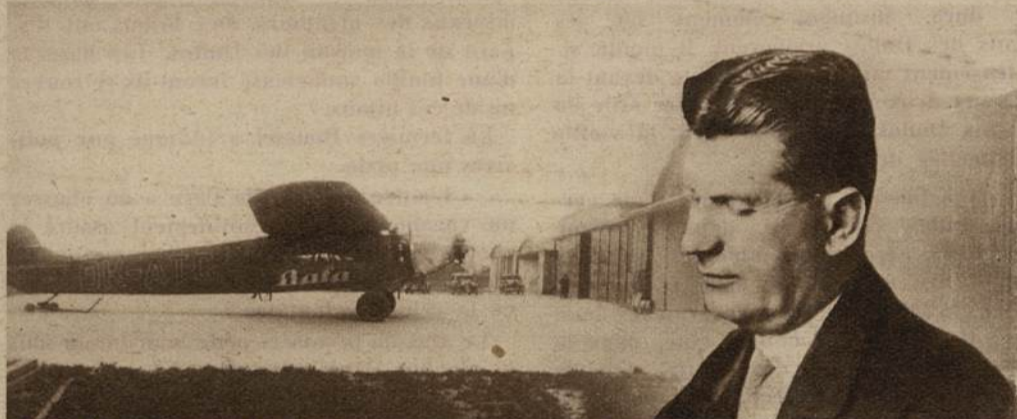
Si les équipes motorisées de l'amour vénal semblent déjà tourner autour des aérodromes, elles s'arrêtent aux buffets de ceux-ci et n'ont pas encore réalisé, à bord des aérobuses, certaines prouesses propres aux Pullmann. Mais, estimant que les inventions mécaniques n'avaient aucune raison de ne pas servir à tout, certains partisans du suicide se sont déclarés, eux aussi, partisans de l'emploi de l'avion. C'est ce que tenta un jeune Tchèque qui, du haut des cieux, se précipita sur la face de la terre. Du reste, l'exemple lui en avait été donné quelques jours auparavant par une jolie femme. Cette jolie femme était une jeune Transvaalienne. Cette jeune Transvaalienne était amoureuse. Cette amoureuse était meurtrie. Elle voulut, dans la mort, retomber d'aussi haut que dans son amour elle était retombée haut de son rêve. Il ne pouvait pas être question de véronal. Elle alla à l'aérodrome, prit l'avion de la famille et s'envola droit en direction de la mer. Quand on l'eut vue disparaître sur l'océan, on eut l'occasion de prendre connaissance d'une lettre qu'elle

oiseau de proie, Lœwenstein se devait de circuler par les airs. Au-dessus de la Manche, Lœwenstein franchit la portière de l'avion. Il choit. Aucun des occupants de l'avion ne l'a vu tomber. A-t-il été victime d'une inadverance, la porte des toilettes donnant en face de la porte d'accès de l'avion ? Lœwenstein eut-il, dans un éblouissement de pensée, l'impression que, malgré ses victoires, il finirait par être écrasé ? Eut-il un coup de panique ? Lui apparut-il, soudain, qu'il n'échapperait pas mieux aux coups de ses ennemis que son allié Radziwill n'avait pu échapper à ceux d'adversaires mystérieux, ce que laisse supposer la conduite de la belle « inconnue », témoin de ses derniers instants ? Ou bien, transfiguré par sa dernière victoire, subit-il un attrait inouï de l'espace au-dessus duquel il planait ? S'il était à ce point transfiguré par ses succès, l'avion ne pouvait-il pas aisément provoquer en lui une psychose encore inconnue des mortels peu habitués ni à voler, ni à remporter d'énormes victoires ? Et s'il a été précipité dans le vide, n'a-t-on pas voulu qu'une chute du haut du ciel restât comme un symbole de la fin des aigles modernes et frappât par là davantage l'opinion ? L'avion, se

te aux simples bourgeois. Bata, comme Charlot, avait conquis l'univers avec ses souliers. Mais alors que, dans la *Ruée vers l'or*, Charlot ne faisait s'envoler que les plumes de son édreton, Bata, dans la sienne, lançait son escadrille d'avions. Parti à bord de l'un d'eux pour la réalisation d'une affaire, il trouva la mort non loin de son aire, en vue encore de



Par désespoir d'amour, les deux sœurs Coert du Bois sautèrent de l'avion.



A bord d'un appareil de son escadrille personnelle, un autre magnat de l'industrie, le fameux Bata, vint s'écraser près de son aire, modestement baptisée Bataville.



A ses prouesses d'aviatrice, Reith Miller en ajouta d'autres, beaucoup moins goûtées.

avait laissée et dans laquelle elle annonçait qu'elle partait au travers de l'espace droit vers la mort, qu'elle volerait au-dessus des flots jusqu'à l'épuisement de son essence et qu'alors ce serait la grande chute dans l'abîme.

On peut dire que l'histoire tragique de l'aviation est à un tournant. Jusqu'alors, dans le domaine du fait divers, les accidents d'avions étaient mis sur le compte soit de l'accident, soit du crime, soit du suicide, mais on n'arrivait jamais à déterminer le cas. Les plus retentissantes de ces affaires ne sont point très vieilles et leur mystère nous préoccupe encore. Le célèbre Lœwenstein était devenu un des plus grands magnats de l'industrie et de la banque, un des maîtres de l'hydroélectricité et de la cellulose, laquelle était maîtresse de la planète, qu'elle y régnât sous forme de poudre et de dynamite ou sous forme de bas de soie. Une lutte terrible s'était engagée avec des concurrents anglais. Au cours d'une de ces formidables batailles de rapaces, Lœwenstein survolait en avion la Manche. Car, devenu grand

prêtant donc à toutes ces explications et ces circonstances, apparaît comme pouvant être particulièrement fatidique aux grands hommes de proie et fait du ciel une zone de mort réservée aux élites financières et industrielles. Car il est devenu de règle chez les magnats d'avoir son avion. La mort du fameux Bata vint, à son tour, certifier qu'ils laissent dorénavant le capotage sur rou-



Véritable oiseau de proie de l'industrie moderne, Lœwenstein se devait de circuler par les airs et c'est en survolant la Manche qu'il trouva une mort mystérieuse.

Zilin où s'élevait sa ville à lui, Bataville. L'aigle s'était cassé les reins. C'était peut-être un effet de la providence, car ses affaires semblaient en grand danger. Ce n'était pas évidemment une perspective réjouissante aux heures de cafard de se voir un jour, tout comme Charlot, l'autre conquérant à souliers, obligé de sucer les clous de ses godasses mal cuites.

On pouvait se demander si l'avion allait être réservé aux morts des citoyens de grande envergure ; tout, comme vous venez de le voir, donnait lieu de le croire. Mais ses perfectionnements, l'assouplissement de ses formes et de ses prix, viennent de le mettre à la portée de bourses plus petites, de morts moins solennelles, viennent de le rapprocher du cœur

humain, puisqu'il aide aux jolies Transvaalienne à se suicider pour chagrin d'amour.

Il arrive que, tout en ayant un rôle indirect dans un drame, l'avion n'y ait pas moins de responsabilités. L'affaire Reith Miller n'est pas très vieille. Cette grande aviatrice était une grande amoureuse. Elle avait accompli avec le capitaine Lancaster des prouesses qui avaient étonné le monde. Leur héroïque compagnonnage de vainqueurs des airs devint amour. L'esprit d'équipe avait gagné la chair. Ils se fiancèrent. Mais, les fonds manquant, ils décidèrent de se procurer d'abord de sérieux moyens d'existence. Un ami de Lancaster, le journaliste aviateur Clarke, devait rédiger avec Reith Miller les souvenirs du couple volant, pendant que Lancaster travaillerait comme pilote sur une ligne sud-américaine. Clarke et Reith finissent par coucher ensemble et par écrire à Lancaster qu'ils se marient. L'aviateur encaisse le choc. Du Mexique, où il se trouve, il répond : « Je ne voudrais pas être un trouble-fête, je vous demande seulement de remettre le mariage d'un jour pour que je puisse y assister. » Tout, jusque là, est manifestement empreint d'une psychologie « aviateur ». Vingt-quatre heures, c'était juste le temps d'arriver en avion. Lancaster s'envole, débarque chez Reith, la voit, voit Clarke. Il aura le temps de lui dire quelque chose. On retrouve Clarke mort. Suicide ou meurtre ? Le suicide continuerait dans cette histoire la tradition « aviateur » qu'en de serrés et chevaleresques récits de grands aviateurs romanciers nous ont relatée. On y voit surtout l'usage professionnel de mécaniques doter certaines catégories d'individus d'une psychologie particulière.

C'est trois ans après que le destin devait nous apporter le drame aérien parfait, aérien dans ses origines, aérien dans ses moyens, aérien dans sa conclusion. A Naples, les deux filles du consul américain Coert du Bois, assistant à la réception d'une escadrille anglaise, s'enamourent de deux des officiers aviateurs. Peu après, les deux officiers volant sur le même avion capotent près de Messine. L'aviation leur donne des fiancés, puis les leur tue. Pour les distraire, leurs parents envoient les deux sœurs à Londres. Elles reprennent l'avion pour Naples. Soudain le pilote se retourne. Quinze jours avant, il avait perdu un chargement d'or qui était passé au travers du plancher. Cette fois-ci, ce sont ses passagères qu'il a perdues. Le drôlatique se mêle assez à l'angoisse pour qu'on croie à un gang de Buster Keaton. Hélas ! deux jeunes corps broyés gisent dans la campagne anglaise ; elles se tiennent encore par la main. Elles se sont jetées dans le vide pour en finir avec leur douleur. Elles sont mortes comme leurs fiancés. Jamais cycle ne fut plus parfait ni plus hallucinant.

(A suivre.)

Albert SOULHOU.

(1) Voir « DÉTECTIVE », depuis le n° 365.

MONSIEUR ! C'est vous le coupable si MADAME EST FRIGIDE



Comment Assurer l'Harmonie Sexuelle

Les plus intimes rapports conjugaux peuvent remplir de déception ou de découragement, ou au contraire, transporter de joie et d'exaltation. Il n'en tient qu'à vous, Monsieur. Si vous n'avez pas déjà entendu parler des résultats vraiment extraordinaires qu'obtiennent les hommes avec le nouveau SUPER-ORMOSAN-A (Double-Force), vous tiendrez certainement à essayer ce "Véritable Elixir de Jeunesse" — de Puissance Vitale". Cette surprenante découverte répond si bien aux besoins de l'homme épuisé, affaibli, nerveux, dont l'organisme réclame une régénérescence intégrale, que ses effets aussi étonnants que bienfaisants ont excité de l'intérêt dans le monde entier. Voici, enfin, un remède auquel on peut se fier absolument pour obtenir les effets réjouvénateurs désirés, même dans les cas les plus difficiles, les plus réfractaires, les plus désespérés. Son action est rapide, sûre et certaine — quel que soit votre âge. Essayez l'infaillible SUPER-ORMOSAN-A (Double Force) dès aujourd'hui, et constatez-en les résultats étonnants. Reconnaissez par tous les pharmaciens, car il n'y a rien de comparable. Le succès est garanti dès la première boîte ou son prix vous sera remboursé. Une brochure avec de nombreux secrets nouveaux, troublants, surprenants, sur l'harmonie sexuelle, la régénération intégrale et un complet développement physique, vous sera envoyée gratuitement et discrètement sur simple demande. Adresse : Pharmacie Vaurs, 72, Avenue Kléber, Service 71-L Paris.

HYGIÈNE ET SANTÉ LE BAIN INTESTINAL

Régulateur des fonctions digestives et rééducateur de l'intestin

Les remarquables résultats observés dans l'application de la nouvelle méthode dite du bain intestinal, dans tous les cas de constipation, permettent au monde médical d'affirmer qu'à l'heure actuelle il n'existe pas de méthode plus rationnelle, plus sûre et plus simple d'arriver à la guérison complète. L'action réductrice qu'exerce l'Entero-Cure (bain intestinal) sur l'intestin est simple, naturelle, mécanique et rapide.

Toutes les observations faites à ce sujet sont formelles : le bain intestinal a raison en peu de temps des constipations les plus opiniâtres. Et, quand on songe que ce résultat est obtenu sans le secours d'aucune drogue, il est permis d'affirmer que le bain intestinal est actuellement une grande découverte de la médecine moderne.

A l'actif du bain intestinal, outre sa puissance de rééducation intestinale, nous devons lui reconnaître un pouvoir de désintoxication intense de l'organisme. Quel merveilleux moyen de lutte contre l'auto-intoxication est mis là à votre disposition. Comment lutter contre la maladie si le malade lui-même collabore avec son ennemi acharné à sa perte ? C'est pourtant ce qui se produit lorsque les déchets de la digestion stagnent dans le colon et sont expulsés avec retard.

Il n'est plus besoin d'activer cette expulsion par ces drogues (purgatifs ou laxatifs) dont l'action dissolvante active le phénomène d'auto-intoxication. Inutile de recourir aux lavements pratiqués au bœuf, à la poire ou à l'irrigateur, qui sont inefficaces puisqu'insuffisants à dégager le colon en entier. Voici l'intérêt de la méthode du bain intestinal qui, par l'emploi d'un appareil très simple, peu coûteux, dont l'emploi, extrêmement aisé, ne nécessite aucune aide, permet l'irrigation complète du colon jusqu'à sa jonction avec l'intestin grêle.

Entrons-nous avec le bain intestinal dans ce que nous pourrions qualifier une ère nouvelle de la médecine, « la médecine pratique, à la portée de tous », puisque pour obtenir un résultat certain le seul remède proposé c'est l'eau judicieusement employée ?

Que le centre d'Entero-Cure, 9, faubourg St-Honoré, promoteur du bain intestinal, soit félicité, non seulement des résultats obtenus par sa méthode, mais aussi pour l'heureuse initiative qu'il a prise d'éditer une brochure de prophylaxie intestinale très claire et très imagée, qui est envoyée gratuitement à tout intéressé (Demander la brochure M, en joignant simplement 1 franc en timbre pour frais de retour.)

Ecrivez au professeur O. ROYNAM qui vous enverra une étude graphologique de votre caractère. Joindre 2 fr. 50 pour frais Prof. O. ROYNAM, serv. 356 35, rue Madame, Paris

FORCE SANTÉ VIGUEUR par L'ÉLECTRICITÉ

Le BONHEUR et la JOIE au FOYER



L'Institut Moderne du Dr. M.A. Gard à Bruxelles vient d'éditer un traité d'Électrothérapie destiné à être envoyé gratuitement à tous les malades qui en feront la demande. Ce superbe ouvrage médical en 5 parties, écrit en un langage simple et clair explique la grande popularité du traitement électrique et comment l'électricité, en agissant sur les systèmes nerveux et musculaire, rend la santé aux malades, débilités, affaiblis et déprimés.

La cause, la marche et les symptômes de chaque affection sont minutieusement décrits afin d'éclairer le malade sur la nature et la gravité de son état. Le rôle de l'électricité et la façon dont opère le courant galvanique est établi pour chaque affection et chaque cas.

L'application de la batterie galvanique se fait de préférence la nuit et le malade peut sentir le fluide bienfaisant et régénérateur s'infiltrer doucement et s'accumuler dans le système nerveux et tous les organes, activant et stimulant l'énergie nerveuse, cette force motrice de la machine humaine.

Chaque famille devrait posséder cet ouvrage pour y puiser les connaissances utiles et indispensables à la santé afin d'avoir toujours sous la main l'explication de la maladie ainsi que le remède spécifique de la guérison certaine et garantie.

C'EST GRATUIT. Hommes et femmes, célibataires et mariés, écrivez une simple carte postale à Mr le Docteur M.A. Gard, 30, Avenue Alexandre Bertrand, BRUXELLES-FOREST, pour recevoir par retour, sous enveloppe fermée le précis d'électrothérapie avec illustrations et dessins explicatifs. Affranchissement pour l'étranger : Lettres fr. 1.50 — Cartes fr. 0,90

Le traité d'électrothérapie comprend 5 chapitres :

1re PARTIE : SYSTÈME NERVEUX.

Neurasthénie, Névroses diverses, Névralgies, Névrites, Maladies de la Moelle épinière, Paralysies.

2me PARTIE : ORGANES SEXUELS et APPAREIL URINAIRE.

Impuissance totale ou partielle, Varicocele, Pertes Séminalles, Prostatite, Écoulements, Affections vénériennes et maladies des reins, de la vessie et de la prostate.

3me PARTIE : MALADIES DE LA FEMME.

Mérite, Salpingite, Leucorrhée, Écoulements, Anémie, Faiblesse extrême, Aménorrhée et dysménorrhée.

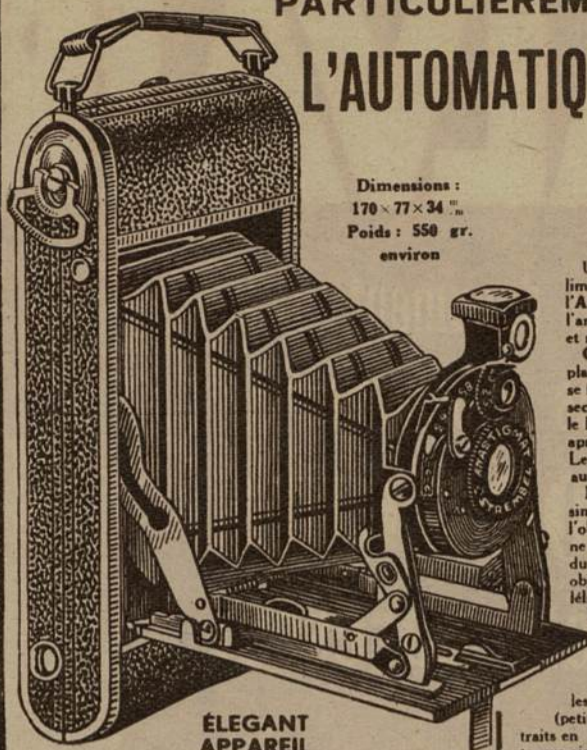
4me PARTIE : VOIES DIGESTIVES.

Dyspepsie, gastrite, gastralgie, dilatation, vomissements, aigreurs, constipation, entérites multiples, occlusion intestinale, maladies du foie.

5me PARTIE : SYSTÈME MUSCULAIRE ET LOCOMOTEUR.

Myalgies, Rhumatismes divers, Goutte, Sciatique, Arthritisme, Artério-sclérose, Troubles de la nutrition, Lithiases, Diminution du degré de résistance organique.

PARTICULIÈREMENT RECOMMANDÉ L'AUTOMATIQUE "STREMBEL"



Dimensions : 170 x 77 x 34 mm. Poids : 550 gr. environ

POUR PELLICULES 6x9

Une simplicité de manipulation poussée à l'extrême limite, un ensemble de dispositifs nouveaux caractérisant l'Automatique « Strembel » : ils suppriment, pour l'amateur, tous risques d'erreurs ou de fausses manœuvres et réalisent un automatisme parfait.

CHARGEMENT AUTOMATIQUE. — La mise en place de la bobine — opération si fastidieuse d'habitude — se fait, avec l'Automatique « Strembel », en quelques secondes et sans aucun tâtonnement. Il suffit de relever le levier et de le ramener ensuite à sa position primitive, après avoir déposé la bobine au fond du logement. Les deux axes sur lesquels pivote la bobine s'introduisent automatiquement dans les trous correspondants.

MISE EN BATTERIE AUTOMATIQUE. — Une simple pression suffit pour ouvrir l'appareil et amener l'objectif à sa place normale. Un système de leviers, qui ne comporte aucun engrenage susceptible de prendre du jeu, agit comme une véritable tenaille sur le porte-objectif et le bloque automatiquement, en parfait parallélisme avec l'arrière de l'appareil.

MISE AU POINT AUTOMATIQUE. — L'Anastigmat « Strembel » possède une telle profondeur de champ que l'on peut se contenter de trois réglages en se basant simplement sur la nature du sujet : infini pour les panoramas ou les paysages ; 5 mètres pour les sujets rapprochés (petits groupes, scènes de genre) ; 2 mètres pour les portraits en buste. Toute erreur dans le calcul des distances se trouve ainsi éliminée.

Désignation :

Le corps de l'appareil est en métal dur, extérieur soigneusement gainé, intérieur verni noir. Angles joints vernis noir protégeant la gaine, tout en donnant à l'appareil de la rigidité et un aspect très élégant. Dos à charnière, fermeture simple, solide et pratique.

Deux écrous au pas du Congrès. Béquille permettant d'opérer sur table.

Soufflet peau accroché aux deux extrémités, viseur clair, redresseur réversible.

Objectif Anastigmat « Strembel » F 6,3 du type dialytique à quatre lentilles, corrigé de toutes aberrations sphériques, chromatiques et astigmatiques. Images d'une finesse extrême, netteté s'étendant jusqu'aux angles de la plaque. Très grande profondeur de champ rendant pratiquement impossible toute erreur de mise au point.

de conception et de fabrication entièrement françaises.

Construit en grande série

Prix : 275 francs au comptant ou 300 fr. payables 25 fr. par mois SOIT AVEC UN CRÉDIT DE 12 MOIS

Sac spécial, en cuir havane, comportant une griffe intérieure permettant le placement d'une boîte de pellicules de réserve. Prix au comptant : 45 francs. — Prix à crédit : 50 francs.

Obturbateur faisant la pose en un et deux temps, l'instantané à 1/25^e, 1/50^e, 1/100^e de seconde, fonctionnant au doigt ou au déclencheur. Diaphragme à iris, repères gravés à la partie supérieure de l'obturateur et demeurant visibles même pendant la visée. Chaque appareil est livré en boîte carton avec un déclencheur métallique et une instruction très détaillée.

Nous pouvons aussi fournir ce même appareil en format 6 1/2 x 11 au prix de :

350 fr. au comptant ou 385 fr. payables 30 fr. par MOIS

SAC cuir havane, 6 1/2 x 11, sans griffe intérieure, ce format ne le permettant pas. Prix au comptant : 54 fr.

Prix à crédit : 60 francs, payables 5 ou 6 francs par MOIS

ENVOI FRANCO sur demande du catalogue général de tous nos articles.

Le portatif "STREMBEL"

Phonographe français construit en grande série jouant les disques à aiguilles

PAYABLE 30 FRANCS PAR MOIS

Coffret élégant, gainé simili cuir, coins métal, couvercle pouvant contenir 6 disques. Dimensions : 40 c/m X 31 c/m X 16 c/m. Poids : 5 kg. environ.

MÉCANISME : Moteur robuste et silencieux de fabrication suisse de première qualité. Attaque du plateau par vis sans fin. Ressort long permettant de jouer les disques de 30 cm. Manivelle inclinée facilitant le remontage.

SYSTÈME ACOUSTIQUE : Diaphragme à membrane métallique extra sensible dont le profil a été spécialement étudié pour la reproduction des disques enregistrés électriquement. Bras acoustique conçu pour amener le son vers un pavillon amplificateur s'épanouissant dans le coffret.

Prix : 360 fr.

Au comptant 10 % d'escompte

Envoi franco sur demande de notre catalogue général contenant horlogerie, bijouterie, orfèvrerie, instruments de musique, jumelles, appareils photographiques, complets, pardessus, imperméables, carillons Westminster, porte-plume réservoir et de notre catalogue des disques à aiguilles « Odéon ».

Nous recherchons partout correspondants actifs et sérieux, désireux d'augmenter leurs revenus.



PUISSANT - ÉLÉGANT - PRATIQUE
Sonorité incomparable - Fabrication impeccable et garantie

Pour commander, remplir le bulletin de commande et l'adresser à la

Maison Pierre STREMBEL (Fondée en 1906)
LES SABLES-D'OLONNE (Vendée)

Veillez m'adresser votre du prix de francs que je paierai à raison de fr. par MOIS, le 1^{er} versement à la réception et ensuite je verserai moi-même chaque mois, au crédit du compte de chèques postaux : NANTES n° 5324, le montant d'une mensualité ; ou au comptant au prix de frs.

Le 193...
Nom et prénoms Signature :
Qualité et profession
Adresse de l'emploi
Domicile, D

LE CALVAIRE

DETECTIVE

Pages 6 et 7, un document
inédit, frémissant, pris à Chaumont :
LE FILM DES OBSÈQUES
de la petite Nicole Marescot

